

Péchés de vieillesse

Jean-Yves Dupuis

roman

© Le Préambule, 1990

Du même auteur :

Vivement la vie!

Au rythme d'aujourd'hui

Bof génération

Les temps assassins et autres nouvelles

Première partie

1

À l'heure où Madame Bordeleau rentrait chez elle, il commença à pleuvoir de grosses gouttes. Elle gagna donc l'édifice au pas de course. C'était un samedi. Le hall était désert. Une fois dans l'ascenseur, elle se mit, consciencieusement, à secouer sa robe que la pluie avait trempée. Lorsque Luc l'aperçut, au bout du couloir, tentant de soulever ses sacs, il vint proposer son aide. « Vous êtes gentil », dit Madame Bordeleau. Il marcha devant, jusqu'à l'appartement de la vieille femme et attendit qu'on ouvre la porte. À l'intérieur, un souffle chaud lui monta au visage. « Je vais ouvrir une fenêtre », dit Luc, et il ouvrit une fenêtre. Aucun luxe dans cet appartement. Sinon un meuble ancien, en bois d'acajou, qui ne semblait pas à sa place parmi les appareils ménagers d'occasion. La femme, debout devant l'entrée, dit soudainement:

– Monsieur, vous êtes fou et en voici la preuve.

Elle désigna un vilain accroc au pantalon de Luc et elle rit comme un petit enfant. Sa fatigue, pour l’instant, sembla se dissiper. Elle entreprit de faire du café et elle obligea Luc à entendre ce qu’elle avait à dire.

– Ce n’est pas possible. J’habite ici depuis plusieurs années et il y a encore des gens qui me refusent un gentil brin de causette. Est-ce que je suis vieille? Gâteuse? Certainement pas. Pourtant quelques personnes me trouvent sans intérêt. Je me demande ce qui m’est arrivé.

La vieille femme réfléchit, puis:

– J’ai trouvé des tomates pourries sur le pas de ma porte. Répugnant! Ce sont les petits lutins qui rendent visite à Madame Müller qui ont fait ça. Au début je leur donnais des bonbons mais ils m’ont tout pris. Ils ne sont pas reconnaissants. Quand je vois des choses comme ça, j’ai envie de pleurer. Ça me fait autant de peine que si on m’avait volé tous mes os. Est-ce que j’exagère?

Madame Bordeleau leva la tête et regarda fixement Luc dans les yeux. Il aurait été difficile de deviner ce qui lui traversait l'esprit à cet instant précis. Elle semblait avoir complètement disparu de la circulation. Il fallut un sacré moment avant qu'elle ouvre la bouche à nouveau.

– Depuis combien de temps êtes-vous là? demanda-t-elle.

– Euh... pas plus de cinq minutes, dit Luc, et il fit un pas vers la porte, pensant qu'on l'invitait à s'en aller.

– Voyons, Monsieur, que se passe-t-il?

– Pardon?

– Vous semblez vouloir partir, alors que j'ai encore des choses à vous raconter. Très bien. Mais vous manquez une histoire passionnante.

Elle fit une pause, reprit:

– À propos, je ne prétends pas ignorer que vous venez tout juste d'emménager dans cet édifice. Méfiez-vous! Il y a déjà des gens, ici, qui n'ont pas attendu pour vous dénigrer et vous prêter de mauvaises intentions. Mais vous êtes un

brave garçon et même si vous n'aurez probablement jamais votre statue, vous me paraissez intelligent et honnête. Je voudrais faire quelque chose pour vous...

– Je n'ai besoin de rien, je vous assure.

– Je n'en crois pas un mot. Mais ça ne fait rien. Vous ne réussirez pas indéfiniment à vous soustraire à ma bonté. Nous nous reverrons. Mais je ne peux pas vous reprocher de vouloir partir, maintenant. Vous le sentez comme moi: il fait triste ici. Et je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

Luc partit.

2

– Bien entendu, dit-elle, en se raclant la gorge, bien entendu je ne vous aurais pas dérangé si ce n'est que j'avais une faveur à vous demander. (Luc attendit la suite, sans permettre à la vieille femme d'entrer.) Êtes-vous occupé, monsieur?

– Non, pas terriblement, dit Luc.

Madame Bordeleau ne bougeait pas: seule sa tête se balançait doucement.

– C'est à propos de Monsieur Descoteaux... Cet homme est un escroc et il mériterait qu'on le jette à l'eau. Aujourd'hui, il m'a abordée, dans le hall. Il était fagoté comme un mendiant et avait une barbe de deux jours. Tout de suite, il m'a touché le bras. « Je veux téléphoner au bon Dieu, qu'il me dit, je veux qu'il soigne ma jambe. » Alors je lui ai répondu: « Je vous aime, Monsieur, mais ne m'importunez plus. Regardez-vous bien: vous êtes sale... Et il n'est pas très

convenable de se présenter devant les gens attifé d'une si ridicule façon ». Vous savez ce qu'il a fait? Il m'a craché au visage. Tout à fait! Oui, Monsieur Descoteaux est un ignoble individu et il avait une espèce de chat insupportable qui pissait sur mes géraniums...

– Qu'est-il arrivé à son chat? demanda Luc.

– Après coup, j'ai presque honte de l'avoir empoisonné. C'était une pauvre bête. Très vieille. Mais que pouvais-je faire? Je ne sais pas qui le lui a dit mais Monsieur Descoteaux a appris que j'ai fait disparaître son chat. Alors, pour se venger, il a profité de ce que j'étais descendue dans le hall pour entrer chez moi et voler ma collection de petits cercueils. En fait... quelques pièces seulement. Ce ne peut être que lui qui m'a fait ce coup.

– Des petits cercueils?

– Oui. Ils ont tous été taillés à la main, quelques-uns dans du bois de pin, d'autres dans du bois de chêne. Il y en a aussi un que j'ai acheté en Angleterre et qui est fait en bois d'acajou. Le couvercle a été sculpté à la main par,

m'a-t-on dit, un artisan qui y a mis toute une année de sa vie. Il m'a coûté très cher. C'est mon préféré. J'ai englouti des sommes énormes dans cette collection. D'autres, c'est les timbres, ou les pièces de monnaie, moi c'est des petits cercueils. Et je ne crois pas que c'est tellement plus idiot. Jeune homme, avez-vous une collection?

– Euh... non.

– Alors vous me comprendrez. Vous comprendrez pourquoi j'étais en colère quand j'ai découvert dans une poubelle l'un des plus beaux objets de ma collection complètement démantibulé. Je n'ai pas mis toutes ces années et tout cet argent dans cette collection pour qu'un imbécile se permette de la bousiller. Je veux que vous lui donniez une leçon: oh, rien de grave, un coup de poing sur la gueule, ou chambarder son appartement. Ce que vous trouverez.

– Hein?

– Évitez de me faire répéter, jeune homme. Je sais très bien que vous avez compris. Bien sûr, je vous paierai pour ce petit travail. Je vous offre mille dollars.

– Mille dollars?

– Très bien, je ne vous en donnerai que cent.

– Vous êtes cinglée.

– Il y a la moitié de la population qui croit que je suis cinglée et l'autre pense que je mérite le fouet. Ne trouvez-vous pas que les opinions des gens sont peu nuancées?

– Si vous présentez les choses de cette façon... Écoutez... Vous devriez faire une croix là-dessus. Après tout, vous avez aussi des torts envers lui.

– Hé là! Dans cet édifice, personne ne peut tolérer cet homme. Il a la détestable habitude de se mêler à toutes les conversations, sans être convié. Et il dégage une sale odeur. Je ne peux pas supporter sa présence dans la cage d'ascenseur. Alors je préfère emprunter l'escalier. Simplement. Un soir, il a eu le culot de me dire: « Venez passer un moment chez moi, un bon petit moment ». Vous imaginez? Je croyais qu'à mon âge je n'avais plus besoin d'entendre un baratin pareil. Monsieur Descoteaux...

– Je ne crois pas que ce soit là des paroles

tellement répréhensibles...

– J’ai tué son chat? Bon! Il devait savoir que le règlement interdit de posséder des animaux domestiques dans cet édifice. Ou alors il n’avait qu’à contrôler ses allées et venues. Je ne pouvais pas tolérer cet animal stupide sans protester. Je suis vieille mais je sais l’heure qu’il est. Et je ne vais pas me laisser grimper dessus. Écoutez un peu: depuis que Monsieur Descoteaux avait emménagé dans cet édifice, il nous parlait de son chat. Il disait que c’était une bête très affectueuse. Il disait qu’elle bouffait n’importe quoi. Il en causait tout le temps.

– Alors, ce n’est pas parce qu’il pissait sur vos géraniums que vous avez tué ce chat?

– Vous êtes bête.

– Avez-vous autre chose à me dire? demanda Luc, en haussant le ton. (Il amorça le geste de refermer la porte.)

Madame Bordeleau se dandina un moment sur ses pieds avant d’ajouter, mal à l’aise:

– Si vous ne voulez pas m’écouter, dites-moi

alors pourquoi je suis ici. (Elle fut sur le point de s'en aller, mais elle se ravisa.) Ça semblait tout de même une bonne idée. Tant pis, je me débrouillerai.

– Comment?

– Je me débrouillerai, répéta-t-elle.

– Bon! dit Luc, pour clore la discussion. Puisque vous êtes là... entrez donc. Je ferai du café.

– Ah! par exemple, voilà qui est drôle! Vous m'invitez à prendre un café?

– Oui.

– Comme c'est drôle!

– Quoi?

– Oh! vous savez bien, dit la vieille femme en entrant. J'ai cru que je vous ennuyais. Mais alors... J'ai tant de choses à vous dire.

Madame Bordeleau se mit à se promener à travers l'appartement, tripotant tous les objets qu'elle voyait, et même les affaires personnelles de Luc. Par exemple, elle examina soigneusement

un pantalon sale et délabré, qui avait été abandonné dans un coin. Elle cherchait quoi? Une pièce d'or? Luc tiqua.

– Par exemple, dit-il. Puis: Asseyez-vous là.

Il déposa une tasse de café devant elle.

– Pauvre petit garçon, dit la vieille femme, mon pauvre petit garçon, comme vous manquez d'ordre. (Elle considéra un échiquier abandonné sur la table.) Je vous trouve tout de même extrêmement gentil. (Elle fit une pause.) Je parie que voilà un échiquier.

– Tout juste.

– Vous savez, je jouais à ça... quand j'étais plus jeune.

– Il y a longtemps.

– Très. Mais je n'ai rien oublié.

– Vous voulez jouer une partie?

– C'est honnête et ça me plaît.

Un bavardage incessant tint lieu de conversation.

Madame Bordeleau était très explicite sur sa

santé, sa vie, les gens qu'elle côtoyait, ses goûts, ses humeurs... Elle parlait, parlait, comme s'il y allait de sa survie, comme s'il fallait tout dire avant de mourir. Luc fit mine de l'écouter très attentivement...

– Voyez-vous, je suis une pauvre femme. Si vous saviez comme je suis à plaindre. À ce sujet, je ne vous dirai que ceci: en hiver comme en été, j'ai presque toujours froid. Et il faut que je m'habille chaudement. Il arrive que des enfants me disent à l'oreille: Grand-mère, c'est juillet. Alors ils rigolent. Et je dois les menacer avec ce que j'ai sous la main.

De l'autre côté de la table, penché sur l'échiquier, Luc se tenait coi; entre eux, la lampe faisait des ombres étranges.

– Aujourd'hui, en me baladant, je suis passée devant une brocante. Et vous savez ce que j'y ai vu? Des vieux trucs, des meubles anciens, des lampes, des crachoirs, mais aussi trois portraits, trois vieux portraits, que quelqu'un avait abandonnés là, parce que les cadres avaient peut-être une valeur quelconque. Imaginez! Des

ancêtres que plus personne ne voulait. Des ancêtres qui juraient avec la nouvelle tapisserie du salon. Ou qui moisissaient dans un grenier. Eh bien, Monsieur, je les ai achetés. On adopte bien des enfants, pourquoi pas des ancêtres?

Madame Bordeleau leva le bout de son nez.

– Il faut que je vous parle de mon fils. Que je vous dise comment il avait un coeur de pierre... Oh, la veste que vous avez sur vous me fait tout à fait penser à celle qu’il portait sans jamais s’en lasser. Et à vous regarder plus attentivement, je vois bien que vous lui ressemblez un peu. Vous aussi, vous devez avoir un coeur de pierre, n’est-ce pas?

– Je ne sais pas.

– Il ne pouvait pas se tenir convenablement à table et perdait tous les sous qu’on lui donnait. Et il avait la mauvaise habitude de toujours mentir. Il aurait fallu lui couper la langue. Même le diable ne voudra pas de lui à sa mort.

– Ne parlez pas ainsi de votre fils.

– Inutile de me faire la leçon, Monsieur. Je

sais très bien ce que je dis.

Luc fit une moue, ce qui n'échappa pas à Madame Bordeleau.

– Êtes-vous fâché, Monsieur? demanda alors la vieille femme.

– Non.

– Mais cet air que vous prenez...

– Je me sens bien, je vous assure.

– Alors, c'est que vous réfléchissez.

– Euh... non. C'est mon air habituel. Je pourrais faire une partie sans même regarder l'échiquier.

– Vous trouvez que je parle trop? Dites-moi ce que vous en pensez. Parler franchement.

– Je juge que vous êtes tout à fait supportable.

– Non, pas de flatteries, dites-moi vraiment ce que vous pensez. Je suis plus forte qu'il ne paraît.

– Alors... je crois que vous n'écoutez pas suffisamment les gens que vous fréquentez. En fait, vous ne les écoutez tout simplement pas.

– Ah bon... Parce que vous, vous êtes parfait, je suppose. Je vous ennuie peut-être avec mes problèmes. Mais dites-vous simplement que si je ne vous assommais pas avec mes histoires, vous seriez probablement là à gémir sur votre sort, à vous plaindre de n’être pas suffisamment riche ou de ne pas avoir un travail convenable. Cela vous aidera à me supporter.

– C’est gentil de penser à moi.

Il y eut une pause dans la discussion. Et alors Luc eut le temps de mettre fin à la partie. Madame Bordeleau prit un air sceptique; on aurait dit qu’elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

– Pourriez-vous me donner l’heure? finit-elle par demander. (Elle eut ensuite un petit sursaut.) Dieu! Pourquoi aurais-je besoin de savoir l’heure qu’il est? Personne ne m’attend. J’ai tout mon temps à moi. Et je crois que si vous m’accordiez la possibilité de prendre ma revanche, j’accepterais volontiers.

– Quand?

– Eh bien, quand vous voudrez...

– Alors, jeudi prochain?

– Les jeudis sont des jours comme les autres, et c'est pourquoi je n'y vois aucune objection.

Elle se leva.

– Monsieur, je ne veux pas vous importuner plus longtemps et je crois qu'il pleuvra cette nuit. Bonsoir! dit-elle d'une voix très forte.

3

– Je devrais laisser tomber, dit Madame Bordeleau. Voilà cinq semaines que j’essaie de gagner sur vous et je n’y arrive pas. Je vais laisser tomber.

Comme Luc ne répliquait rien, elle continua:

– Les échecs, ce n’est pas un conte de fées.

– Que voulez-vous dire?

– Oh, il faut tout calculer. Il n’y a pas de place pour la fantaisie.

Luc approuva d’un signe de tête. Mais eut l’air de croire que la question ne méritait pas d’être débattue.

– Quel bel échiquier, pourtant! Et où l’avez-vous trouvé?

– Je ne sais pas.

– Comment pouvez-vous ne pas le savoir?

– Je veux dire que je ne m’en souviens plus.

– Eh bien, dit la femme, pour dire la vérité, il est assez beau pour donner envie de le voler.

– Alors, je vous le laisserai. S’il vous plaît tellement. Puis-je vous donner un conseil? Surveillez votre reine.

Madame Bordeleau prit l’avertissement très au sérieux. Elle laissa tomber la conversation et consulta l’échiquier. La partie débutait bien. Pas trop d’erreurs stupides. Excepté des pions, seuls des fous avaient été sacrifiés. Donc, la partie était loin d’être jouée. À un certain moment, Madame Bordeleau déplaça un cavalier et prit un pion. Alors elle passa et repassa longuement la pièce sous le nez de Luc. Plus tard, avec une tour, elle refit les mêmes gestes.

– Ça va, dit Luc.

Mais Madame Bordeleau revint à la charge.

Chaque pièce était maintenant déplacée avec une extrême délicatesse: petit doigt en l’air, la pièce était à peine soulevée, traînée plutôt sur l’échiquier, jusqu’à sa case d’arrivée. Luc dit

finalement, avec une pointe d'exaspération:

– Vous allez continuer longtemps comme ça?

– Vous n'aimez pas ma façon de jouer? dit Madame Bordeleau, d'un air innocent.

Luc continua d'examiner l'échiquier. Sans rien ajouter. Le temps qu'il mettait à faire un coup était incroyable. Et Madame Bordeleau, que son silence ennuyait un peu, plutôt que de réfléchir à un jeu faramineux, dit:

– Cette petite partie hebdomadaire me fait un bien énorme. Depuis mon séjour à l'hôpital, j'ai besoin de me changer les idées. Les autres locataires sont bien gentils mais ils sont tous tellement vieux. Et ils ont un discours de vieux, des activités de vieux. Nous avons peu de chose en commun.

– Vous aussi, vous n'êtes pas tellement jeunotte.

– C'est vrai. Je suis vieille, mais pas exagérément.

– Vous êtes rétablie, maintenant?

– Oh, pas complètement. Quelquefois je

ressens encore cette douleur au ventre. Mais je garde espoir de guérir. Vous savez, à l'hôpital, on m'a retournée, sur tous les côtés, on m'a lavée, on m'a fichu je ne sais plus combien de sondes dans le cul... J'vous jure, après ça on perd toute espèce de pudeur. Mais, bien sûr, vous ne vous intéressez pas à mon corps.

– Non, pas tellement.

– Vous avez raison. D'ailleurs, moi aussi, il ne m'intéresse plus beaucoup. Quand le corps commence à flancher, le mieux qu'on puisse faire, c'est d'essayer de l'oublier. Qu'en pensez-vous? Mais vous ne pouvez pas savoir. Vous n'avez probablement jamais enduré aucune douleur.

– J'ai eu un mal de dents, une fois.

– Encore une de vos blagues. Une de plus. Je peux difficilement discuter avec vous.

Madame Bordeleau prit le parti de se taire. Elle regarda autour d'elle, les murs, la table, la vaisselle sale dans l'évier. À un certain moment, elle s'agrippa à la table. Elle geignait. Ça n'allait

pas, c'était sûr.

– Vous ne vous sentez pas bien?

– Tout à coup, j'ai eu un étourdissement et...
Qu'est-ce que j'entends?

– Faites attention. À votre âge, on meurt pour un oui ou pour un non.

– Qu'est-ce que vous dites? J'entends rien. Il y a comme le sifflement d'une bouilloire dans mon oreille.

– Votre vieux corps est en train de se démantibuler.

– Hum! C'est un fait. Mais je réussirai sûrement à faire encore quelques kilomètres. Je suis allée voir mon médecin la semaine dernière et il me l'a assuré. J'ai dû patienter une heure dans la salle d'attente pour avoir l'insigne honneur de le voir cinq petites minutes. Il y avait là un jeune garçon dans la vingtaine. Je ne savais pas pourquoi il était là mais il devait sûrement y avoir une raison. Il était un peu plus de midi et ce n'était pas encore l'heure où les garçons de cet âge tombent des arbres. Il avait un vilain regard

et je crois qu'il se mourait d'envie de voler ma sacoche. Je déteste les salles d'attente. (Elle déplaça une pièce sur l'échiquier.) Ce qui est triste avec la vieillesse, c'est qu'il faut prendre soin de sa carcasse, comme si, constamment, elle menaçait de tomber en morceaux. Heureusement, on s'en va vers l'été. Ça me ragaillardit un peu. Je sens monter ma sève. Un peu plus et je croirais avoir vingt ans. Mais je ne suis pas sûre que ça existe d'avoir vingt ans.

Presqu'au même moment, Madame Bordeleau fit une grosse bourde: elle se fit prendre sottement sa reine.

Alors le jeu prit une toute autre tournure. Luc la mit mat en trois coups. Il savoura bien discrètement sa victoire. Il avait l'air de croire qu'il n'y avait pas beaucoup de mérite à battre Madame Bordeleau aux échecs.

– Je ne joue pas assez bien aux échecs. Aussi, si vous permettez, je propose une partie de dés. Les dés me sourient. Je vous assure. (Elle secoua la tête.) Vous savez bien que je suis une honnête femme et je ne dis pas de mensonges. Voilà:

j'aime bien jouer un peu d'argent. Pensez un peu, vieille comme ça, et aimer jouer. C'est une honte! (Elle mit sur la table deux paires de dés, qu'elle gardait dans l'une des poches de sa robe.) Combien misons-nous?

– Un dollar.

– Hé! Hé! Pas un. Mais cent.

– Je n'ai pas cette somme.

– Nous verrons plus tard. Il faut faire sept avec deux dés. À vous de commencer.

Après hésitation, Luc tira les deux dés et obtint un compte de neuf.

– Pas de chance. À mon tour, maintenant.

Madame Bordeleau prit les dés et, d'un geste qui se voulait tout à fait naturel, les mit de côté et saisit habilement deux autres dés sur la table. Elle souffla sur ces dés puis les laissa tomber. Avant de s'arrêter, les dés firent un brusque quart de tour. Un trois et un quatre. Voyant cela, Luc se leva immédiatement:

– Bon, je dois filer. Je reviendrai jeudi prochain.

– Vous êtes sûr que vous avez vraiment envie de continuer à jouer ces parties que l'on fait depuis quelques semaines?

– Oui, bien sûr.

– Mais est-ce que vous en avez vraiment envie?

– Ça me fait plaisir.

– Vous en êtes vraiment sûr? Je parie que vous préféreriez sortir avec des amis et vous amusez.

– J'ai aussi du temps pour voir les amis.

– Allons. Vous ne me ferez pas croire que les histoires d'une petite vieille vous intéressent vraiment. Je suis sûre que vous vous êtes déjà dit: « Bon, ça suffit, j'ai autre chose de mieux à faire, qu'elle s'arrange, la mémé ». C'est vrai?

– Non... pas vraiment.

– Ah bon! Mais vous avouez que ça vous a effleuré l'esprit. Je suis tout de même contente de l'apprendre. Je ne sais pas si vous prépariez ce coup-là depuis longtemps mais...

– Hé! Je vais revenir la semaine prochaine. Au

revoir!

C'était toujours Madame Bordeleau qui plaçait les pièces sur l'échiquier. Elle y mettait un soin méticuleux. Certaines fois, ce boulot prenait plus de temps que la partie même, ce qui n'ennuyait pas trop Luc. Il savait que Madame Bordeleau aimait à prolonger la partie parce que, sitôt terminée, il se défilerait.

Luc ne s'attardait jamais trop longtemps dans l'appartement de la vieille femme. Il préférait d'ailleurs faire un saut chez elle plutôt que de la recevoir chez lui. Madame Bordeleau lui reprochait souvent de songer à déguerpir dès qu'il mettait les pieds dans la place. Luc jurait que ce n'était pas vrai. En réalité, elle appréciait beaucoup plus que lui ces rencontres hebdomadaires.

– Je suis allée au bal des petits ramoneurs, dit-elle. Puis elle attendit que Luc fasse des

commentaires sur le sujet. Mais celui-ci ne dit rien.

– C’était une très amusante soirée, continua-t-elle alors. Il y avait un monde incroyable. J’ai rencontré un homme qui avait été barman en Virginie. Il dansait merveilleusement. Il m’a appris à danser le tango. Mais une femme, à la table voisine, a dit que ce n’était pas du tout un tango et qu’elle ne savait pas quel nom donner à ce ridicule déhanchement. Je crois qu’elle était jalouse, parce qu’elle n’avait aucun succès et que personne ne l’a invitée à danser. J’ai beaucoup discuté avec cet homme. À la fin de la soirée, je lui ai demandé de me parler de la Virginie. Mais il a dit qu’il n’y était jamais allé. Je lui ai rappelé ce qu’il m’avait raconté. Et alors il m’a expliqué qu’il s’était déguisé en un gros mensonge ambulante. Étrange, n’est-ce pas? Cet homme était vêtu d’un tuxedo tout à fait convenable, et n’avait rien donc d’un mensonge. Monsieur, lui ai-je dit, je ne comprends pas ce que vous racontez. Mais je ne me rappelle plus ce qu’il m’a répondu. Ni d’ailleurs comment cette soirée s’est terminée. Est-ce que je deviens folle?... Je m’appelle

Francine Bordeleau.

Comme Luc ne levait même pas la tête, Madame Bordeleau fit semblant de s'intéresser aux plis de sa robe. Elle finit par dire encore :

– Je m'appelle Francine Bordeleau.

– Je sais, vous l'avez déjà dit. Moi je suis Luc Dandurand et je travaille pour un journal qui ne me paie pas suffisamment. Je ne me suis pas encore marié une seule fois, je ne bois pas excessivement, j'ai de grands pieds et j'adore les artichauts. Maintenant, c'est à vous de jouer.

– Pour quel montant joue-t-on ?

– Dix dollars ?

– Vous êtes chiche.

– Je n'en ai guère le choix. Écoutez... ce mois-ci, j'ai un peu de mal à payer le loyer. Ça ne vous ferait pas beaucoup de différences si vous m'avanciez cet argent. Vous êtes vieille et, à votre âge, on ne devrait pas être si attaché aux biens de la terre.

Il rit, comme s'il avait fait une bonne blague.

– Ne me dites pas que je suis vieille. C’est vrai que je ne suis plus de première jeunesse mais j’ai encore toutes mes dents, mes jambes tiennent bon et je vois suffisamment clair pour me rendre compte que j’ai un vilain petit freluquet devant moi. Quant à mon argent, sachez, jeune homme, que je n’en ai pas des masses et même si c’était le cas, vous n’en verriez pas la couleur. Vous êtes un imbécile!

Elle avait parlé si vite qu’elle parut toute essoufflée lorsqu’elle s’arrêta. Elle voulut juger des effets de sa petite diatribe mais dut constater que Luc n’avait pas cessé de sourire.

– Vous ne pourriez pas abandonner ce petit sourire niais, quand je vous gronde.

– Vous énervez pas, dit Luc.

Et il voulut détourner la conversation. Il dit:

– Racontez-moi la merveilleuse histoire de votre vie.

– Veuillez cesser vos sarcasmes, dit Madame Bordeleau. Si vous voulez de l’argent, il faudra le gagner. Je ne fais pas de cadeaux. Et d’ailleurs, je

ne sais pas si je dois encore vous faire confiance, vous ne m'avez pas rendu les cent dollars que vous me deviez.

– Ce n'était pas sérieux.

– Si, ce l'était. Pour moi. Quand je mise, je tiens mes engagements.

Madame Bordeleau regarda fixement l'échiquier, comme si elle pouvait voir à travers.

– Pauvre pomme! s'exclama-t-elle enfin. Faites attention à ce que vous faites. Vous jouez avec mes pièces. L'échiquier est tout chamboulé, maintenant. Vous l'avez fait délibérément?

– Moi? dit Luc, innocent.

– Oui, vous! Je vous soupçonne d'avoir bousillé la partie parce que vous saviez que vous n'aviez pas un avantage sérieux.

– Vous voulez rire? La partie venait à peine de débiter. J'avais autant de chance que vous de gagner. Re commençons.

– Oh non. Jouons plutôt quelques dollars aux dés. Vous êtes d'accord? Voici ce que je propose. Nous commençons avec dix dollars. Il faut

former un sept avec deux dés. Si on n'y réussit pas, on allonge dix autres dollars. Et ce, jusqu'à ce que vous (ou moi) empochions le lot.

– D'accord.

L'argent fut déposé sur la table. Luc tira les dés mais obtint un double.

– Je ne devrais pas me laisser prendre dans ces histoires.

– Ne soyez pas si trouillard.

Madame Bordeleau tira les dés et obtint un trois et un quatre.

– Vous rejouez?

– Une dernière fois.

Cette fois, Madame Bordeleau lança d'abord les dés. Elle obtint un deux et un six.

– C'est à vous.

Luc obtint un six et un trois. Il y avait maintenant 40 dollars sur la table. Au tour de Madame Bordeleau, qui obtint encore une fois un trois et un quatre.

– On dirait que c'est mon jour de chance.

Vous rejouez?

– Non. Dites-moi pourquoi vous n'utilisez pas les mêmes dés que moi?

– Quoi? Qu'est-ce que vous dites? Attendez un instant. Je vais me servir un petit cognac.

Laissé seul, Luc s'empara des dés qu'utilisait Madame Bordeleau. À cinq reprises, il les jeta sur la table. Trois fois, il obtint un compte de sept.

Soupçonneux, il prit les dés et les jeta à quelques reprises dans un verre d'eau posé à côté de lui. Chaque fois, les dés présentèrent la même face. Ils étaient pipés! Sans mot dire, il remplaça les dés à l'endroit exact où il les avait pris.

– Une autre petite partie? demanda-t-il.

– Volontiers! dit Madame Bordeleau, qui se rassit, en arborant une mine radieuse. Dix dollars, encore?

– Je commence.

Il lança et obtint un deux et un quatre. Pas de chance. Madame Bordeleau, elle, utilisa ses fameux dés et gagna. Elle dit:

– Monsieur, vous avez perdu la tête. Vous savez que je triche et pourtant vous continuez à jouer. Je vous ai surveillé, dans la cuisine. Le truc du verre d'eau et tout. En fait, je vous testais pour savoir combien de temps vous mettriez à découvrir mon petit manège. Voilà votre argent.

– Vous trichez souvent?

– Continuellement. Ça fait partie du jeu, non? Mais ça manque de joueurs dans cet édifice. Madame Laniel, à qui j'ai réussi à soutirer cinq pauvres dollars, un jour, ne m'a plus reparlé pendant un mois. Voilà la façon de jouer des gens d'ici. Des sous noirs. Et on peut s'estimer heureux quand ce ne sont pas des allumettes qui constituent l'enjeu. C'est à mourir d'ennui.

– Vous ne manquez pas d'aplomb.

– Déjà, au début de nos rencontres, je parvenais à vous soutirer quelques dollars, de quelque façon. Je ne peux pas comprendre comment vous n'avez pas, bien avant, découvert mes manigances. Je parierais que vous ne pouviez pas imaginer qu'une petite vieille comme moi était capable d'une chose pareille. Est-ce que

je me trompe?

– Il serait peut-être temps de me donner une compensation.

– N’y pensez pas. Si vous n’avez pas été assez futé pour ne pas vous laisser prendre, vous n’avez qu’à vous en mordre les doigts.

– Oh, vous non plus vous n’êtes pas très futée. Vous n’avez pas encore compris que, le plus souvent, c’est avec votre argent que je jouais, avec les dollars que vous laissiez sur la table, sans prendre garde. Quant à vos tricheries, même si j’avais quelques soupçons, je n’en ai pas fait une histoire, vous comprendrez.

Madame Bordeleau rit très fort.

– Monsieur, je vous aime bien. Qu’allons-nous faire, maintenant? Il est impossible de continuer à jouer de cette façon. Et si c’est pour jouer franc jeu, ça ne vaut pas la peine, ce ne serait pas amusant. Bien sûr, j’aime aussi discuter avec vous. Mais je me rends compte que, déjà, je vous ai raconté toute ma vie. En long et en large. Et deux fois plutôt qu’une. Mais je peux

recommencer, si vous voulez...

– Non, je n’y tiens pas particulièrement.

Luc regarda par la fenêtre, avant d’ajouter:

– J’ai un nouveau jeu à vous proposer.

– Ah oui? fit Madame Bordeleau, tout à fait intéressée.

– Pas besoin de dés. Pas besoin de cartes. L’épate, ou le bluff, ça pourrait s’appeler. Il faut arriver à en mettre plein la vue à l’autre, l’étonner, l’ébranler. Celui qui y réussit marque un point. Il faut faire deux pour être déclaré champion.

– Hum...

– Qu’en pensez-vous?

– Je trouve que c’est une idée tout à fait charmante. Mais s’il n’y a pas un lot au bout du compte, ça ne rime à rien.

– C’est vrai. Que proposez-vous?

– Que le gagnant ait le privilège d’exiger une chose, une seule, de l’autre sans que celui-ci ait la possibilité de refuser.

– La proposition me plaît, dit Luc qui songeait, déjà, à ce qu’il pourrait demander...

Madame Bordeleau prit un air malin.

– J’ai peut-être l’air de ne pas avoir de suite dans les idées mais... il faut que je vous dise.... à propos de Madame Laniel... je n’aime pas dire du mal des gens mais ça me fait tellement du bien. Écoutez...

Quinze minutes plus tard.

– Elle a un garçon qui est en prison.

– Vous l’avez déjà dit.

– Oui, mais tout à l’heure, je n’étais pas sûre de ce que j’avançais...

5

Le soir suivant, Madame Bordeleau vint frapper à la porte de Luc. Lorsque celui-ci ouvrit et qu'il la vit, un sourire se figea sur son visage.

– Madame, dit-il, ne pouvant cacher un certain agacement.

Madame Bordeleau s'avança jusque dans la cuisine. Et Luc n'eut d'autre choix que de fermer la porte derrière elle.

– Vous avez sûrement appris, jeune homme, raconta la vieille, que ma soeur est décédée, aujourd'hui?...

– Euh... non. Les journaux n'en ont pas parlé.

– Oh, il aurait été étonnant qu'ils en parlent. Ma soeur n'était pas du genre à faire les manchettes. De plus, elle n'a jamais commis le plus petit crime de sa vie. Elle n'en avait pas le temps. Trois douzaines de marmots étaient

constamment accrochés à sa jupe. Ils sont tous morts, d'ailleurs. Bien fait!

La vieille baissa le ton, approcha sa tête de celle de Luc, comme pour faire une confidence.

– Ma soeur était somnambule.

– Ah bon, dit Luc.

– Un jour, nous l'avons découverte marchant dans la rue, nue comme un ver. La nouvelle a vite fait le tour du village, et je crois que les gens en parlent encore...

– Je vous remercie, dit Luc, sans qu'il y eut de raisons de remercier.

Il avait voulu dire: « Je vous salue ». Et effectivement, il désigna la porte à Madame Bordeleau.

– Vous êtes très impoli, jeune homme, dit Madame Bordeleau, fâchée.

– Impoli?

– Ne discutez pas. Si, vous êtes impoli de vouloir me mettre à la porte. Je n'ai pas terminé ce que j'ai à vous dire.

– Faites vite.

– Voilà. Ma soeur vient de mourir...

– Oui, je sais.

– Taisez-vous, dit Madame Bordeleau, d'une voix très nasillarde, ce qui fit sourire Luc. Écoutez, la mort de ma soeur m'a donné un sérieux coup et, comme j'avais absolument besoin de parler à quelqu'un, j'ai songé à vous. Vous êtes jeune et vous avez du temps devant vous. Alors...

– Madame, vous ne pouvez pas forcer ainsi la porte des gens et les obliger à vous écouter.

– Ah! Et pourquoi donc?

– Eh bien... la politesse exige... la décence... Cette question est tout à fait stupide.

Madame Bordeleau alors ne répliqua rien mais sourit, curieusement.

– Vous ne pouvez pas rester ici, continua Luc. Pas ce soir. J'ai envie de rester seul. Je m'excuse.

– Mais...

– Comprenez-moi: j'ai découvert un livre

fabuleux, à la bibliothèque, et tout ce à quoi je pense, c'est de m'y plonger au plus tôt. Et puis... je n'ai pas le goût de vous entendre débloquent encore ce soir.

– Ah bon! Je dis des sottises, maintenant?

– Parfaitement. Au début, vous m'amusiez. Je trouvais votre discours délicieusement farfelu. Et je croyais que quelque chose allait résulter de tout ce bla-bla... Mais je me rends compte qu'il n'y a pas de communication possible avec vous.

– C'est un fait que je n'écoute pas suffisamment les gens, que je suis terriblement bavarde. Mais qu'y puis-je? C'est ma nature. Et, ce qui n'arrange pas les choses, je m'aime beaucoup. Telle que je suis. (Rires) Mais vous devez avoir raison. Je suis très vieille. Bien sûr, il y a longtemps que cela ne me réjouit plus. Et de là me vient cette envie que j'ai de me retrouver devant des gens, causer, briser des secrets, raconter, inventer des histoires, réduire à rien le silence. J'ai un appartement si petit. Pouvez-vous l'imaginer? Oh, je veux bien m'en contenter. Mais j'ai souvent l'impression que je ne peux

plus rien découvrir entre ces quatre murs. Je n'y comprends plus rien. (Silence.) Mais, reprit Madame Bordeleau, et elle leva sur Luc des yeux largement ouverts, mon cher Monsieur, vous m'avez fait perdre le cours de mes pensées. Était-il question de ma soeur? Vraiment? Je devrais faire un effort pour être plus attentive. Vous savez que ma soeur était très malade. Et donc l'annonce de sa mort ne m'a pas du tout étonnée. Sur elle, laissez-moi vous raconter... Monsieur, pourquoi vous dandinez-vous ainsi? C'est agaçant, à la fin. Et puis j'attraperai bientôt un torticolis, à essayer de vous regarder dans les yeux. Vous êtes grand comme un péché. Asseyez-vous donc.

Résigné, silencieux, Luc alla plutôt à la cuisine et se fit un sandwich. Madame Bordeleau dit ce que faisait son père, combien elle avait de frères et de soeurs, où elle avait grandi, et tout. Elle parlait avec sa petite voix monotone. Luc s'activait dans l'appartement, il rangeait des vêtements, mangeait, buvait de la bière, se permit même finalement de garder les yeux sur un journal. Donc, il écoutait la vieille à moitié

seulement. Mais celle-ci ne s'en formalisait pas. Au vrai, Madame Bordeleau semblait se raconter son histoire à elle-même, peut-être pour voir si elle n'avait rien oublié. Luc ne perçut pas le changement de ton quand le discours de Madame Bordeleau glissa sur la difficulté qu'elle avait à faire des nuits complètes.

– Cette nuit, j'ai rêvé de vous, dit-elle. (Une lueur malicieuse traversa, soudain, son regard.)

– Ah oui? Et qu'est-ce que je faisais?

– Dans mon rêve, je suis en bas, dans le hall, j'arrive d'une balade. Je porte un manteau en gabardine et je suis complètement nue en dessous. Comme l'ascenseur est en panne, je prends l'escalier et c'est là que je vous rencontre. Nous ne nous disons rien. Je me penche sur la rampe de l'escalier et relève mon manteau sur mes reins. Alors vous me pénétrez profondément et...

Luc écarquilla les yeux...

– C'est un rêve assez intéressant, réussit-il à dire.

– N'est-ce pas ridicule? Je suis vieille et je me mêle de faire des rêves pareils. Ce n'est plus de mon âge.

– En effet. Vous devriez plutôt songer à faire la paix avec Jésus-Christ.

– Vous pensez? Je crois que je préfère vivre encore un peu, avant de donner dans la religion.

Madame Bordeleau souriait, bêtement. À ce train-là, la peau du visage allait lui tomber. Ou elle resterait infirme le reste de ses jours, à grimacer comme ça.

– Dites donc, je vous ai bien eu. Il fallait voir l'air que vous avez pris. Hé hé!...

– Je vous l'accorde. Vous marquez un point. Mais tout n'est pas joué.

Silence. Madame Bordeleau savourait sa petite victoire. Son regard s'orienta en direction de la fenêtre et elle sourit.

– Je blaguais, bien sûr...

– Bien sûr, dit Luc.

– J'espère que vous n'allez pas imaginer...

Elle se tut, comme si le fait de donner libre cours à sa pensée l'embarrassait.

– Je n'imagine rien du tout, dit Luc. Il y a des choses que vous faisiez avant que je sois né. Maintenant, vous ne faites que causer. J'avais compris. Je ne suis pas idiot.

– Je décèle une pointe d'ironie dans vos paroles. Mon garçon, il ne faut pas croire que je suis folle. Ou que vous pouvez me faire avaler n'importe quoi. Je n'ai pas relevé tout ce que vous avez craché par la bouche mais je crois qu'il y a déjà un joli moment que vous vous moquez de moi. Dieu m'a faite telle que je suis et il devait connaître son affaire mieux que vous. En tout cas, moi je ne discute pas.

Cela jeta un froid. Luc termina son sandwich et Madame Bordeleau ne trouva rien de mieux à faire que de s'en aller.

6

Il s'écoula un mois avant que Madame Bordeleau ne reparaisse devant Luc. Elle avait maigri. Ses traits étaient tirés. Luc avait fini par découvrir qu'elle avait dû encore une fois accepter d'entrer à l'hôpital. Les gens, dans la place, avaient mieux à faire que de le tenir informé des nouvelles qui bouleversaient leur petit monde. Un matin, il surprit la conversation de deux vieilles femmes, dans le hall, et il sut enfin. Il se demanda pourquoi Madame Bordeleau ne lui avait rien dit. Il pensa lui rendre visite à sa chambre d'hôpital, mais le travail, les amis, de nombreuses occupations le lui interdirent.

– Entrez, dit Luc, lorsque Madame Bordeleau frappa à sa porte, ce soir-là. Il y a un sacré bout de temps que je ne vous ai vue...

Madame Bordeleau, solennelle, s'assit à la

table de la cuisine. Elle ne souriait pas.

– Monsieur, il faut que je vous parle.

– Ça a l'air diablement sérieux.

– Mon médecin dit de ne pas m'inquiéter. Paraît-il qu'à un âge avancé, les cellules cancéreuses se développent très lentement et qu'avec un peu de chance je pourrai vivre encore quelques années. Mais ça ne me rassure pas. Et pour ajouter à mes malheurs, la nuit, je n'arrive plus à fermer l'oeil. Je n'ai pas assez de me savoir condamnée à une fin atroce, il faut, en plus, que mes nuits prennent l'allure d'un cauchemar. Dites-moi: ne serait-il pas mieux que je sois morte?

– Assurément, dit Luc.

Madame Bordeleau prit une mine fâchée.

– Monsieur, je vous interdis de parler de la sorte. Il n'y a que moi qui en ai le droit. Vous, vous devez me procurer des encouragements, me dire que tout n'est pas perdu, qu'avec la technologie moderne on fait maintenant des miracles, etc. Si vous n'en croyez rien, faites

semblant. Ce n'est pas sorcier, ce que je vous demande. Ceci dit, vous avez tout à fait raison. Je devrais avoir le courage de me tuer mais j'en suis tout à fait incapable. D'ailleurs, songez à ce que diraient les gens autour de moi. Je ne suis pas une personne qui s'empêche d'agir de peur du qu'en dira-t-on mais il y a des choses qui ne se font absolument pas.

– Pourquoi vous préoccupez-vous de ce que nous dirons après votre mort? Vous n'en saurez rien.

– Je n'ai pas envie que l'on vienne cracher sur mon cadavre.

– Parlons d'autre chose.

– Huh, fit Madame Bordeleau, qui commençait à s'enflammer. (Il lui fallut quelques secondes avant qu'elle ne reprenne ses esprits.) De quoi voulez-vous discuter? Avez-vous un sujet de conversation à proposer qui soit bien plus intéressant que celui de ma mort prochaine?... Alors, pourquoi ne me laissez-vous pas parler?... Écoutez... je vais vous dire le genre de mort qui me plairait...

Dans la ruelle, deux chats commencèrent à se bagarrer. Luc mit son nez à la fenêtre mais ne découvrit rien. Il regarda alors la rue et les édifices. « Je ne cherche pas des êtres humains. C'est autre chose, d'indéfinissable, que je cherche. » Il rêvassait. Mais Madame Bordeleau, derrière lui, préparait une question:

- Que pensez-vous de mon idée?
- Quelle idée?
- Eh bien, ce que je viens de vous expliquer...
- Je ne vous ai pas écoutée.
- Ça vous arrive souvent de ne pas m'écouter?
- Continuellement.
- Ce n'est pas gentil.
- C'est vrai.
- Pourquoi faites-vous attention à moi, alors?

Luc ne sut pas trouver une réponse à cette question.

– Eh bien, moi, je vais vous le dire. Vous avez décidé d'investir dans les petites vieilles. Remarquez, ce n'est pas un placement plus fou

ou plus risqué que la bourse. Et en manigançant bien, vous pouvez toujours espérer que je claquerai en vous laissant un petit magot. Ce n'est pas bête comme idée. (Luc rigolait.) Oh, je suis bien disposée à jouer le jeu. À ma mort, je vous laisserai tout. Parce que je vous aime bien... Et puis, à qui d'autre pourrais-je tout laisser?

– Je ne veux pas de votre argent, dit Luc.

– Hé hé! Il suffit que je commence à parler d'argent pour que je vois apparaître une étincelle dans vos yeux.

– C'est un fait que je préfère entendre parler argent plutôt que de vous écouter raconter ce qui arrivera à vos vieux os lorsque vous serez morte.

– Nous nous connaissons depuis assez longtemps pour que j'aie droit de vous emmerder de temps à autre.

– Ah bon!

– Je vais mourir bientôt, ce sera la chose la plus importante que je ferai dans ma vie, et vous ne voulez pas que je vous en glisse un mot?...

– Je veux bien écouter vos lamentations mais à

la condition que vous ne repreniez pas constamment le même disque. J'ai mes ennuis aussi et je n'ai pas tellement envie de partager ceux des autres.

– Tant pis! dit Madame Bordeleau.

Et, sans parler, elle fit mine de s'intéresser à un livre qui avait été abandonné sur la table. Elle l'ouvrit, au hasard, et lut plusieurs lignes. Ce qu'elle lut ne sembla pas l'impressionner car pas un signe ne parut sur son visage. Elle dit, enfin:

– Au fond, vous avez peut-être raison. Je ne peux pas continuer à vivre avec, dans la tête, continuellement, l'idée de ma mort prochaine. Avec un peu de chance, je mourrai, comme ça, mine de rien, sans embêter personne. Et vous pourrez continuer à regarder votre télévision tranquillement, l'âme en paix, comme nous disons. C'est bien ce que vous voulez?

– Parfaitement!

– Vous avez des ennuis d'argent? Ou, vous vous êtes découvert une petite maladie vénérienne? Un mal de dents?

– Hélas, non.

– Un jour...

– Un jour, j’aurai des ennuis, et vous ne voudrez absolument pas en entendre parler. C’est bien ce que vous essayez de me dire, non? Ce n’est pas ce que vous avez toujours fait? Jamais vous ne vous êtes intéressée à ce que je pouvais faire ou penser. Vous ne savez rien de moi.

– Vous me faites la gueule, ma parole!

Luc fit une moue.

– Est-ce que je prends une mine fâchée? Non. Alors je ne suis pas fâché. Et d’ailleurs je n’ai pas de péchés à confesser. Pourquoi vous raconterais-je ma vie? Je débouche une bouteille. (Il versa du vin dans des verres.) Je vis seul ici et je me débrouille pas mal. Et je n’ai pas envie de me confier à qui que ce soit. (Il leva son verre.) À votre santé! (Il rit.) Mais, puisque vous me reprochez de ne pas compatir à votre malheur, laissez-moi vous dire que, ce soir, j’ai refusé une invitation à sortir avec des amis, afin de vous recevoir chez moi. Oh, ça n’a pas été un grand

malheur et je n'avais pas énormément envie de les voir, eux. Mais... j'ai tout de même pensé à vous. Et, si vous trouvez encore que je ne fais rien pour vous, je ne veux pas que vous acceptiez le petit cadeau que voilà. Offrir un cadeau, c'est bien ce qu'il faut faire quand quelqu'un est en convalescence? Ce n'est pas un billet de mille dollars!... C'est une robe de chambre.

– Comme vous êtes bon.

Y avait-il une part d'ironie dans ces quelques mots?

Luc:

– Je pense à quelque chose. Quand vous êtes revenue de l'hôpital, on vous a fait une jolie fête, ici, en bas. Tout le monde y était. Et vous avez été la reine de cette soirée. Alors... vous voyez bien que vous n'êtes pas seule au monde. Vous ne faites pas tellement pitié.

– Je ne cherche pas à faire pitié.

Madame Bordeleau regarda Luc avec, dans les yeux, un sérieux point d'interrogation.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu à cette fête?

– Je n’avais pas envie de passer une soirée avec des fantômes.

– Mais vous acceptez de me recevoir chez vous.

– Écoutez: je n’ai pas besoin de vous et vous n’avez pas besoin de moi. Quand vous venez chez moi ou que je viens chez vous, vous me racontez votre vie, vous me parlez de vous. Et qu’est-ce que j’ai pour la peine?

– Ce que vous avez?

– Oui, je vous le demande.

– Rien du tout.

– Oui, rien. Mais je dois y trouver mon compte, puisque je continue à m’intéresser à vous. Mais quand vous tomberez en morceaux, je me défilerais, je refuserais de vous voir. Vous ne pouvez pas penser que je vais partager vos souffrances et vos peurs. Personne n’a le droit d’exiger de quelqu’un une chose pareille.

– Ah bon! dit Madame Bordeleau, vaincue.

– À quoi trinquons-nous? demanda Luc, en levant son verre. À votre cancer?

– À mon cancer! dit Madame Bordeleau, sur le même ton.

Étrangement, Madame Bordeleau trouva cela assez drôle, mais dit plus tard: « Ça suffit comme ça », et changea de sujet.

– Toute la journée, je suis restée vautrée sur mon lit, un livre à la main. Parfois, je sors me promener, mais je n'aime pas le bruit de la circulation, le métro, les autobus, les cafés-terrasse, les foules, les gens trop pressés. Alors j'écourte mes promenades. Mais je ne peux tout de même pas rester cloîtrée chez moi. Que faire?

Le visage de Madame Bordeleau suggéra qu'il n'y avait pas de réponse à cette question.

– Je suis née en ville, dit-elle encore. Il n'y a pas de honte à ça. Mais ici je m'ennuie un peu. Je ne voudrais pas qu'on me prenne par la main, comme un enfant, et qu'on me dise où je dois aller et ce que je dois faire mais... Je vois que vous n'avez pas d'horloge dans votre appartement. C'est la seule chose qui y manque.

– Que lisez-vous? demanda Luc.

– Oh, je ne lis plus beaucoup. Comment trouvez-vous ça? Ça me donne mal à la tête. Quand j'étais plus jeune, je lisais des masses de livres. Je m'intéressais à tout: principalement les sciences occultes, l'histoire, les biographies. Maintenant que je vais mourir, je n'ai plus besoin d'emmagasiner d'autres informations. Est-ce que je me trompe? Ou une tête bien remplie aide à mieux mourir?

– Je n'en ai pas la plus petite idée, dit Luc sur un ton moqueur. Je ne suis pas encore mort une seule fois.

Madame Bordeleau redressa la tête. Elle avait l'air de soupçonner que c'était une blague. Mais elle ne la trouvait pas drôle. Elle laissa tomber la conversation et se réfugia dans ses pensées. Elle regarda aussi Luc qui faisait mille choses dans l'appartement. Elle se dit que le garçon avait toujours l'air de sourire un peu et elle se demanda ce qu'il pouvait trouver d'amusant à la vie.

– Dernièrement, j’ai rencontré un homme. Nous nous sommes salués. Votre chien s’appelle bien Alfie? m’a-t-il demandé. Non, monsieur, ai-je répondu, mon chien ne s’appelle pas Alfie, et de toute façon je n’ai pas de chien. Il a souri curieusement, semblant se demander ce que cela voulait dire. C’était la première fois que je voyais cet homme. Mais lui, certainement, croyait avoir affaire à une connaissance. Depuis ce temps, c’est moi qui salue le premier. Et souvent nous engageons la conversation. Étrange comme, quelquefois, des amitiés naissent. Mais pourquoi est-ce que je vous raconte cela? Vous êtes là? Je vous croyais morte.

Madame Bordeleau regarda Luc, qui se contentait de sourire.

– Je n’apprécie pas tellement ce genre d’humour, dit-elle.

Elle s'avança au milieu de l'appartement. Les rideaux avaient été tirés, la pièce était éclairée par une unique petite lampe, posée sur une table, près d'un fauteuil.

– Vous lisiez? demanda-t-elle. Sur quel sujet?

Mais Madame Bordeleau ne laissa aucunement le temps à Luc de répondre à cette question. Elle poursuivit sur ses lectures à elle, en particulier un roman qu'elle venait tout juste de terminer, un truc à la mode, best-seller, brique de plus de 500 pages. Quels personnages! Quel humour!

– Je ne savais pas qu'il y avait de l'humour dans ce bouquin-là. Si j'avais su, j'aurais ri...

– Je crois, Monsieur, que nous devrions partager plus souvent le fruit de nos lectures, afin d'élever notre conversation.

– Je crois, Madame, que nous devrions chercher dans d'autres domaines les points que nous avons en commun. Si, bien sûr, de tels points existent.

– Vous en doutez?

– Du moins, ils ne me sautent pas aux yeux.

– Je n’aime pas la tournure que prend cette conversation.

– Excusez-moi...

– Cela veut dire que nous cherchons un prétexte pour mettre fin à ces rencontres hebdomadaires. Il y aura un temps pour cela. Nous devrions, pour le moment, nous en tenir à cette partie d’échecs que nous nous proposons de jouer. Ce terrain-là me semble plus sûr.

– Bon! dit Luc. Puisque c’est un jeu.

Madame Bordeleau le regarda et sembla chercher à comprendre. Mais, bientôt, elle y renonça. Elle s’assit à la table de la cuisine et tourna les yeux en direction de la fenêtre. Luc apporta l’échiquier.

– Un blitz? proposa-t-il.

Aux échecs, un blitz est une partie rapide, qui se joue en quelques minutes. On y engage souvent de l’argent.

– Vingt dollars, la partie?

– D'accord.

Au début, les deux joueurs trichèrent bien un peu, mais dans la limite du bon sens. Ainsi, une pièce pouvait changer tout à coup de trajectoire. Ou être placée à cheval sur deux cases et, au coup suivant, sortir du côté le plus avantageux. Ou encore une pièce capturée était subrepticement réintroduite sur l'échiquier... Madame Bordeleau gagna la première partie et Luc la seconde. À la seconde, le jeu prit une autre tournure. Il fallait tricher doublement pour contrer les manoeuvres de l'autre. À un certain moment, Madame Bordeleau prit l'un de ses pions et lui fit traverser l'échiquier complet. Luc jugea alors que la vieille femme dépassait les bornes.

– Vous ne pouvez pas faire ça.

– Quoi?!?!...

– Vous ne pouvez pas faire ça.

Il y eut une brève dispute. Et une tour vola à travers la pièce. Qui a dit que les échecs n'étaient pas un jeu violent?

– Vous avez le droit de tricher, disait Luc,

mais il ne faut pas que ce soit trop flagrant.

– Qui dit cela?

– Moi!

– Il n’y a pas de règles pour la tricherie.

– Ah bon? Je pourrais m’emparer de votre roi et décider tout à coup que vous perdez la partie.

– J’aurai pris votre roi avant vous.

– Vous êtes folle!

– Oui, mais c’est vous qu’on enfermera.

Fâchée, Madame Bordeleau prit sa veste, mit son chapeau, et voulut partir. Mais en passant la porte, sa tête alla heurter le chambranle. Ce qui l’arrêta net. Un instant, elle parut vaciller sur ses pieds. Mais elle eut la force d’envoyer à la figure de Luc:

– Vous devez être content! Vous m’avez assassinée!

– La prochaine fois, je ferai mieux.

Ils échangèrent quelques gentilleses du même type. Luc offrit tout de même une compresse mouillée mais Madame Bordeleau, au lieu de

l'appliquer sur son front, en fit une boule, puis la jeta par terre.

– Vous avez un sale caractère, dit Luc.

Or, Madame Bordeleau tourna de l'oeil et, avant que Luc ne put faire un geste, pour la retenir, elle tomba comme une masse sur le plancher, faisant s'écrouler avec elle une petite table remplie de disques. Cette fois, Luc appliqua lui-même la compresse sur le front de la vieille femme.

– Je préfère encore votre cancer, dit Luc, lorsque Madame Bordeleau ouvrit un oeil, au moins il n'abîme pas mon mobilier.

Il l'aida à se relever, la poussa vers le divan où elle s'affala mollement.

– Je vais vous apporter un bon café fort, dit-il. Il y en avait sur la cuisinière. Luc emplit deux tasses et en offrit une à la vieille.

– Ça c'est gentil, dit-elle et elle s'assit, droit cette fois. On devrait y arriver. On ne va pas encore mourir aujourd'hui.

Elle associait Luc à son infortune...

– C'est idiot, dit Luc, de nous chicaner pour une partie d'échecs.

– C'est vrai. Mais vous avez réussi, un moment, à me changer les idées. Aujourd'hui, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me supporter. J'ai ouvert quinze fois le réfrigérateur pour voir s'il n'y avait pas de quoi grignoter, je suis descendue dix fois dans le hall pour regarder dans ma boîte à lettres et n'y trouver rien chaque fois, j'ai passé plusieurs heures devant ma fenêtre... Je ne pouvais pas arriver à lire ou à me concentrer sur une émission de télévision. Vous savez à quoi je pensais? Si, vous le savez! Mais je ne veux pas encore vous embêter avec ma mort prochaine. Et quand j'ai décidé de venir frapper à votre porte, je me disais: « Celui-là, il va m'étourdir à force de parler ». Mais vous n'êtes pas très bavard. Et je dois tout faire à votre place. Alors je vous parlerai. Moi ça m'est facile. Je vais vous dire une chose, jeune homme: il y a trop de gens âgés dans cet édifice. Et je vais vous dire autre chose: je prétends que le ciel est trop bon pour Monsieur Descoteaux. Il est vieux, sale, désagréable, ça oui, et lui il n'a aucun cancer. (Luc rit.) Qu'en

pensez-vous? Avons-nous ce que nous méritons? Je crois plutôt que quelqu'un, quelque part, est en train de nous flouer. Moi avec la maladie et vous par le manque d'argent. Ne le niez pas. À la façon que vous aviez tout à l'heure de regarder les merveilleux comptes que vous avez laissés sur la table, j'ai tout de suite compris que quelque chose vous tracassait. Je suis vieille mais j'ai l'oeil clair. Combien avez-vous besoin?

– Trois cents dollars.

– Trois cents?

– Disons deux cents.

– Très bien, dit Madame Bordeleau. En échange, vous ferez pour moi quelques courses. À mon âge, me rendre au coin de la rue est déjà tout un exploit. Je peux difficilement aller plus loin...

– Ça ne vous arrive jamais de faire la charité sans rien demander en retour?

– Monsieur, hurla (presque) Madame Bordeleau et elle laissa s'écouler quelques secondes, puis reprit d'un ton qui n'acceptait pas

la réplique: si vous voulez des dons, il faut vous adresser à Dieu, il n'y a pas de ça ici. De plus, je vois que vous avez tout à fait oublié ce que le mot politesse signifie. Plus personne ne l'entend. Ce mot voulait encore dire quelque chose, avant.

– Quand?

– Avant. Puis-je vous demander, Monsieur, si vous avez des ancêtres?

– Des ancêtres? Euh... oui... Des masses.

– Que vous ont-ils appris?

– Eh bien...

– Je vois que vous n'avez rien retenu. (Une pause.) Je devrais vous faire la leçon. (Luc rit.) Mais je ne réussirai qu'à me mettre en colère. Encore une fois. Pourtant, j'étais dans de bonnes dispositions quand je suis rentrée ici. Pourquoi me cherchez-vous querelle?

Elle semblait étrangement triste.

– Je vous cherche querelle? Ah non! J'aime bien vous taquiner. Et vous vous défendez bien. Alors le jeu devient amusant. Et puis vous n'êtes pas de ces vieilles choses à la voix chevrotante et

généreuses en paroles sages. Avec vous, on peut laisser tomber une certaine forme de respect, qui crée des barrières entre les gens.

– Tout de même! dit Madame Bordeleau. Vous dépassez toutes les limites. Moi je suis une vieille femme qui habite ce coin depuis bientôt dix ans. J'aime la tranquillité, les jolies fleurs et les bons restaurants. Les dimanches, je m'assois dans ce parc, au bout de la rue. Les gens me respectent et je les respecte. Alors vous ne pouvez pas vous adresser à moi comme si j'étais l'un de vos petits copains.

– Je vois, dit Luc.

– Vous ne voyez rien du tout. Et je me demande pourquoi je fais attention à vous.

Luc attendit.

– Je réfléchis, dit encore la vieille femme.

– Peut-être.

– Oui, si je le pouvais, je trouverais une réponse à cette question.

– J'aimerais bien l'entendre. Au revoir, Madame.

– Au revoir, Monsieur.

8

C'est un dimanche qu'une vieille femme fit une vilaine chute dans les escaliers. Luc était arrivé par l'autobus de trois heures, celui qui vient de Québec. Il avait plus toute la journée et une faible brise soufflait du sud. Quand il poussa la porte de l'édifice à logements, des ambulanciers emportaient la femme. Il ne comprit pas tout de suite les raisons de l'agitation qui régnait dans le hall d'entrée. Madame Bordeleau vint aussitôt le renseigner sur la situation.

– Vous savez... cette femme qui habitait au second...

L'émotion lui étranglait la voix.

Luc rentra chez lui, déposa son bagage, fit du café, se prépara à passer la soirée seul, c'est à dire qu'il mit son plus vieux pantalon, choisit un livre dans sa bibliothèque, reluqua un siège confortable. Mais Madame Bordeleau en avait

décidé autrement. Elle frappa à la porte de l'appartement de Luc vers les cinq heures. En guise de salutation, elle souleva sa perruque, comme elle l'aurait fait avec un chapeau. Luc resta sidéré en apercevant son crâne chauve.

– Autrefois, dit Madame Bordeleau, j'avais de belles dents blanches, de beaux cheveux roux, une jolie peau. Et maintenant, regardez-moi bien: plus un cheveu sur la tête, ridée comme une vieille pomme, un seul sein, courbée, pliée en deux... Un jour, vous serez aussi moche que moi.

– J'étais de joyeuse humeur, et voilà que vous arrivez et me déprimez.

– Ce n'était pas mon intention. Je voulais seulement vous convier à venir souper chez moi.

Luc songea à son frigo vide et accepta l'invitation sans plus de manières. En un saut, il fut chez la vieille femme, qui lui demanda immédiatement ce qu'il désirait boire. Martini. Une odeur de bouffe flottait dans l'air.

– Eh bien, dit Madame Bordeleau, j'ai droit à une faveur.

– Une faveur?

– Oui. Vous vous rappelez? Notre jeu? Je suis arrivée au compte de deux. J'ai gagné. Sans même que vous ne réussissiez à faire un seul point.

– Bon! Je ne sais pas ce que vous allez inventer. J'ai un peu peur.

– Vous lisez les journaux?

– À l'occasion.

– La semaine dernière. C'était dans les Laurentides. Un homme. Il avait exactement mon âge. Il vivait seul dans une petite maison, à la campagne. On l'a retrouvé mort. Semblait-il qu'on voulait lui voler ses économies. Eh bien, il y avait une pleine page, rien que pour lui. Et puis, on avait interviewé ses parents, ses amis. Tout d'un coup, cet homme devenait important, on s'intéressait à lui. Il y a gros à parier que c'était la première fois qu'on retrouvait son nom dans un journal.

– Et alors?

– C'est exactement de cette façon que je

voudrais mourir.

– Qui se souvient de lui, maintenant? demanda Luc. Il a été une sorte de héros. Mais ça a duré une seule journée.

– Non. Quelle image garderont de lui ses proches, ses amis, ses voisins? On l’aurait vite oublié s’il était mort d’une crise cardiaque, ou d’un cancer. Trop banal. Maintenant on se souviendra de lui quand, le soir, on mettra la clef dans sa porte. Ou lorsque l’on verra rôder un inconnu. Ou, tout simplement, quand on aura envie de se faire un peu peur en se rappelant toute la violence dont sont victimes les vieillards.

– Où voulez-vous en arriver?

– Je veux que vous m’assassiniez.

Luc ne broncha pas.

– Je vous ai dit ce que je pensais du suicide, continua la vieille femme. Et, pour moi qui veux mourir, il n’y a pas d’autre solution.

– Vous ne pensez pas réellement que je vais faire une chose pareille?...

– Vous n’avez pas le droit de refuser.

– Nous nous étions implicitement entendus sur le fait que les demandes devaient être raisonnables.

– Ma demande est raisonnable.

– Ah oui? Et même si j'étais convaincu du bien fondé de votre demande, vous croyez vraiment que je risquerais de prendre une lourde peine de prison, simplement pour vous rendre ce service?

– Vous êtes intelligent. Vous trouverez sûrement le moyen de ne pas vous laisser prendre.

– Je crois que vous gaspillez votre salive.

– Je vous laisse tout mon argent.

– Je n'en veux pas.

Luc se leva. Il allait partir.

– Ne partez pas, dit Madame Bordeleau. Je vous avais promis de vous faire goûter à mon fameux poulet aux amandes...

– Hum...

– Aidez-moi à mettre la table. Hé!... Mais il va

être calciné, ce poulet.

Non, la bestiole n'était pas calcinée. Et une odeur absolument délectable envahit la pièce quand Madame Bordeleau la sortit du four. Luc mit deux couverts. Il reluqua une bouteille de vin, dans le frigo. Un muscadet très convenable. Il ne parlait pas. Il avait trop à penser.

– Coupez-le en deux moitiés, dit Madame Bordeleau à Luc, en désignant le poulet.

Elle lui mit un grand couteau dans les mains. Luc regarda la bête. Sans rien faire. Il y avait une trop grande distanciation entre le geste qu'il devait poser et les pensées qui se bousculaient dans sa tête.

– On dirait que c'est moi que vous voulez couper en deux, dit Madame Bordeleau en riant.

Le couteau était en effet dirigé contre elle.

– Vous avez un sacré sens de l'humour, dit Luc.

Maintenant ils mangeaient, bavardaient entre deux bouchées. Le vin était bon et Luc but les trois quarts de la bouteille. Il se servit d'ailleurs

allègrement quand Madame Bordeleau apporta une deuxième bouteille. L'alcool délie les langues. Ce qui n'est pas mauvais. Nous parlons de l'alcool, bien sûr. Entre les deux, il était question de jeux, gages, gains et pertes. Luc avoua d'ailleurs qu'il avait, ces derniers temps, prit goût au poker. Des copains et lui se réunissaient régulièrement. Et les séances, souvent, se prolongeaient jusqu'au petit matin.

– Et vous leur devez combien? demanda Madame Bordeleau.

Luc cligna de l'œil.

– Vous êtes une sorcière.

– Oh, il n'est pas difficile de deviner que vous avez de sérieux ennuis d'argent.

– Je dois près de deux mille dollars.

– Et comment comptez-vous les rembourser?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Je voudrais bien vous aider, dit Madame Bordeleau. Écoutez... j'ai toujours besoin d'une personne qui me rende quelques services. Si vous acceptez, pour moi, de faire des courses, à

l'occasion me servir de chauffeur, etc., je veux bien vous donner un peu d'argent. Une centaine de dollars. Toutes les semaines. Je ne vous offre pas une fortune mais ça peut constituer un revenu d'appoint. Ça vous intéresse?

– Hum... oui.

– Alors je vais vous donner immédiatement les premiers cent dollars. Demain, j'ai besoin de me rendre à l'hôpital, pour une autre série d'examens. Vous pourrez m'y conduire?

Elle sortit d'un sac à main, qui avait été laissé sur une chaise, un portefeuille en cuir. Or, le portefeuille était joliment garni. Une liasse de billets, et pas seulement des petites coupures.

– Pourquoi, demanda Luc, gardez-vous tout cet argent sur vous?

– Oh, je fais toutes mes transactions en argent comptant. En ne faisant jamais de chèques, ça simplifie les choses, et je sais toujours exactement ce qui me reste à la banque.

– Vous n'avez pas peur qu'on vous vole?

– Avant de prendre mon argent, il faudra

d'abord me tuer, dit Madame Bordeleau, avec un certain sourire.

Luc regarda la vieille femme dans les yeux.

– N'essayez pas de me provoquer, dit-il.

– Moi? Vous provoquer?

– J'ai deviné votre petit manège.

– Bon! finit par convenir Madame Bordeleau. J'ai essayé de vous allécher en vous montrant cet argent. Vous ne marchez pas. Mais je dois dire que vous êtes fou de ne pas profiter d'une occasion pareille. D'autres n'auraient pas les mêmes scrupules.

– Alors, pourquoi vous ne vous adressez pas à eux?

– C'est de ma mort dont il est question. Je ne voudrais tout de même pas que le geste posé soit laissé au hasard ou à la fantaisie d'un autre. J'exige un certain contrôle sur la situation. Et je sais que je peux vous faire confiance.

– Vous ne semblez pas prendre conscience de la gravité de ce que vous me demandez.

– Oh, si, j’y ai pensé. Je n’ai pas arrêté d’y penser. Mais je n’ai pas encore trouvé une autre solution. Je suppose que je devrais accepter mon sort. Et être courageuse. Mais je n’en vois pas de justification. Je suppose aussi qu’une femme qui va mourir devrait pleurer, prier, se lamenter. J’avoue être passée par là. Et aujourd’hui encore, j’ai besoin, continuellement, de me convaincre que ça vaut la peine de continuer. Mais il y a assez de gens condescendants à mon égard. Ce que j’aime de vous, c’est que vous ne me considérez pas uniquement comme une vieille femme malade. C’est vrai que je suis vieille et malade mais ça ne me fait pas plaisir.

Elle parlait pour rien, Madame Bordeleau, car Luc s’était endormi, la tête appuyée sur sa main. Elle ne fit rien pour le réveiller. Plutôt elle se mit en devoir de laver la vaisselle. Silence à peu près complet, dans l’appartement. En fait, jusqu’à ce que Luc tombe sur le plancher. Le cœur de Madame Bordeleau bondit. Mais tint tout de même le coup.

9

– Pourquoi, dit Luc, chaque fois que j’ouvre cette porte, faut-il que ce soit vous qui vous trouviez là? Je préférerais voir apparaître une jeune fille blonde, mince, avec une blouse transparente.

Madame Bordeleau encaissa le coup sans sourciller. Elle s’arrêta devant un long miroir posé près de la porte d’entrée et étudia minutieusement sa tenue vestimentaire. Alors, seulement, elle regarda Luc et dit:

– Je sais. Mais avec moi vous ne risquez pas d’attraper des maladies. Tout ce que je vous demande, c’est de m’écouter pendant quelques minutes.

Elle releva ses lunettes et ses yeux, bleus et expressifs, parurent chercher quelque chose de significatif dans cet appartement.

– Pfff! fit-elle. Comment faites-vous pour supporter ce désordre?

Bien entendu, Madame Bordeleau n'accordait pas d'importance à ce qu'elle disait, une autre idée la tracassait...

– Asseyez-vous sur cette chaise, dit Luc. Si vous n'êtes pas trop lourde...

Madame Bordeleau s'y déposa, justement. Mais la chaise se déroba sous elle et elle se retrouva par terre. Sans mal, en apparence, sauf celui qu'elle traînait déjà avec elle.

– Cette chaise est un peu cassée, dit Luc.

– J'aurais pu me blesser, dit Madame Bordeleau en se relevant.

– Vous auriez pu vous tuer.

– Ça vous aurait fait rigoler?

– Je croyais vous faire plaisir...

– Vous êtes fou, dit Madame Bordeleau, vous êtes fou.

Elle reluqua une seconde chaise, comme si la chose allait lui sauter dessus, vérifia sa solidité

puis décida de s'y asseoir.

– En tout cas, continua-t-elle, je ne suis pas venue ici pour vous entendre débloquer.

Luc semblait à peine l'entendre, tant il était occupé à faire le tri dans un lot de feuilles volantes laissées sur la table. Son visage suggéra qu'il avait bien d'autres choses à faire que de discuter avec une vieille femme.

– Je veux vous signaler que les bruits courent vite dans cet édifice. Déjà, plusieurs personnes commencent à trouver un peu bizarre qu'un jeune homme s'intéresse à une petite vieille comme moi. Bizarre et louche. Ils causent, les gens. Ils seraient ravis, je suis sûre, qu'une histoire de sexe se cache là-dessus. Et si je décidais de me tuer, comme j'en ai envie, en employant un moyen qui laisserait suffisamment de doutes dans les esprits pour être en droit de croire que j'ai peut-être été assassinée, beaucoup de gens, je pense, auraient tôt fait de vous montrer du doigt. Vous n'avez pas le choix: vous devez marcher avec moi.

– Vous croyez me tenir, hein?

– Je suis désolée. Mais je n’ai pas envie d’abandonner mon projet. Écoutez... dans un mois, ou peut-être avant, je rentrerai à l’hôpital et je n’ai aucun espoir d’en sortir. Je veux dire, vivante. J’ai une assez bonne idée de ce qui m’attend et ça me fait peur. J’aimerais vous convaincre que j’ai raison de faire ce que je veux faire.

– Alors, dit Luc, ce n’était pas une blague? Vous voulez vraiment mourir?

Le ton était très badin. Et Madame Bordeleau en fut un peu choquée.

– Vous voulez que je vous raconte une histoire? continua Luc. Une fois, j’étais à Amsterdam, j’étais descendu dans un hôtel minable. Il y avait une seule salle de bains sur l’étage. C’était la nuit. Je m’assois sur le siège des toilettes. Alors un énorme rat bondit, manquant de me ronger le cul. Je vous assure que je suis sorti de ce trou avec la rapidité de l’éclair. Eh bien, quand il m’arrive de penser à la mort, c’est à ce rat que je pense. (Le visage de Madame Bordeleau changea de couleur.) Je me vois dans

mon joli cercueil, au cimetière, et cette bestiole qui se met à me bouffer le nez, ou les oreilles, à moins qu'elle ne préfère commencer par les orteils. Vous n'avez jamais pensé à ce qui va arriver avec votre vieux corps, une fois que vous serez morte?

– Je préfère ne pas y penser. Je pourrai sûrement dans un cimetière, d'ailleurs je n'ai pas attendu d'être morte pour commencer, mais je vous serais reconnaissante de ne pas insister sur le sujet. Je n'ai jamais pensé que mon vieux corps, comme vous dites, valait d'être conservé dans un musée, mais, vous savez, on s'y attache et ça me fera de la peine de m'en séparer. Alors... je ne veux plus entendre parler de votre rat.

– Écoutez, j'ai eu pas mal d'ennuis ces jours-ci et...

– Écoutez-moi plutôt. Ma proposition vous intrigue. Ne le niez pas. Surtout qu'il y a un joli montant au bout du compte. Tous vos problèmes se verraient réglés, n'est-ce pas? Je parie que vous vous êtes dit dix fois cette semaine que, après tout, si la vieille veut mourir, c'est son

affaire. Et puis vous avez réfléchi à un moyen sûr. Mais vous n'avez rien trouvé. Moi j'ai une idée. Je suis convaincue que vous me comprendrez... D'abord, il faut que je vous dise... J'ai sorti tout mon argent de la banque. Voilà. C'est dans cette enveloppe. J'ai pensé qu'il serait plus prudent de vous le donner tout de suite, plutôt qu'après ma mort, ce qui pourrait éveiller des soupçons. Je vous conseille de ne pas y toucher. Ne changez pas votre rythme de vie. Si vous pouviez emprunter un peu d'argent... Le dimanche, tout le monde fuit l'édifice. C'est une véritable débandade. On est resté cantonné chez soi toute la semaine et il faut alors prendre l'air. Vous serez tranquille. Personne ne vous gênera. Après m'avoir tué, vous renverserez tout sur votre passage. Il faut que nous ayons l'impression qu'un voleur s'est introduit chez moi.

– C'est joli. Mais comment vais-je me tirer de cette histoire?

– Parce que je tiendrai dans ma main droite un crayon et un papier incriminant un type d'une vingtaine d'années, blond, très grand, beau... Un

peu le contraire de vous, quoi! Personne ne contestera que, juste avant de mourir, j'ai eu le temps, et les forces suffisantes, de signaler mon assassin.

Luc réfléchit, réfléchit encore.

– Vous savez garder un mensonge? demanda Madame Bordeleau.

– Hein?

– Je veux dire: vous pouvez mentir?

– Pour ça, non. Je n'ai jamais pu faire avaler à ma mère que, parfois, l'argent pouvait s'envoler des portefeuilles, sans que personne n'en sache rien.

– C'est embêtant. On vous questionnera.

– On m'a questionné toute ma vie.

– Et qu'avez-vous répondu?

Ils rirent tous les deux.

Silence. Très long silence. Pendant lequel Luc et Madame Bordeleau restèrent assis sans bouger à la table de la cuisine.

– Nous avons une sacrée conversation, dit

enfin Luc.

Mais Madame Bordeleau n'avait qu'une idée en tête; elle reprit finalement:

– J'ai tout prévu. Je vous lègue ma collection de petits cercueils, une chemise de nuit en satin, des livres, une dinde surgelée et la jambe de bois de ma grand-mère. Madame Laniel prendra mes vêtements, mes poissons rouges, ma perruque. Madame Müller héritera de mon ameublement et Monsieur Descoteaux d'une lettre d'insultes. Vous voyez que je ne pars pas sans mettre de l'ordre dans mes affaires. Il faut savoir être méthodique dans la vie. Je ne sais pas si ça rapporte des sous. Mais Madame Laniel n'arrête pas de le répéter. Et vous savez qu'elle ne ment jamais. Le jour où nous avons eu cette fête, dans le hall, elle a même dit que Madame Desforges était une hypocrite de la « pire espèce ». Voilà les mots qu'elle a utilisés. C'est tout à fait vrai. Une hypocrite et une vieille femme qui se cache pour boire du gin. Arrêtez-moi si je me mets à radoter. J'aurais horreur de ça. Bien sûr, Madame Desforges s'est offusquée. Elle a dit...

– Et votre fils? coupa Luc.

– Je n’ai pas de fils.

– Vous savez très bien que vous avez un fils.

– Je ne m’en souviens plus.

Luc n’insista donc pas.

– Il est parti pour les États-Unis, dit pourtant Madame Bordeleau, il s’y est marié, et il a fait beaucoup d’argent. Quand je lui téléphonais, il disait que je l’ennuyais avec des détails insignifiants sur ma vie, les gens que je rencontrais. De toute façon, il est mort. Ou alors il mourra bientôt. Qu’est-ce qu’on peut faire pour quelqu’un qui habite à des milliers de kilomètres de chez soi? Il ne répond jamais à mes lettres... Jeune homme, savez-vous garder les gens?

La question surprit Luc, qui ne sut quoi répondre.

– Moi pas. J’ai toujours été celle qui restait. Autour de moi, les gens apparaissaient et disparaissaient. Des milliers ont traversé ma vie. Une dizaine viendront à mon enterrement. Et encore, parce que, dans cet édifice, il n’y a pas

beaucoup d'autres choses à faire que d'enterrer ses voisins. Mais je ne me vexerai pas. Quand on est mort, il ne faut pas s'attendre à recevoir des remerciements.

Et la vieille Madame Bordeleau se remit à faire du violoncelle sur la difficulté de vieillir. Luc la laissa chanter. Il connaissait le scénario. Soudain, Madame Bordeleau bondit:

– Dix heures moins vingt! Je vais être en retard. Et vous ne m'avez rien dit.

Elle sortit, sans donner aucune autre explication.

10

Le lendemain, vers les trois heures, Madame Bordeleau frappa à la porte de Luc.

– Monsieur, dit-elle, je vous ai attendu toute la journée. Elle fit une pause, puis reprit: Mais je ne peux pas vous en vouloir. Vous m’avez consacré beaucoup de votre temps. À votre place, je n’en aurais pas fait autant. Mon corps est malade mais j’ai une tête, et une tête c’est comme un puits: il ne se tarit pas. Alors je veux vous remercier.

Elle avait mis une jolie robe, elle avait rafistolé sa gueule avec du fard et un rouge à lèvres. Elle était moins moche qu’à l’habitude.

Luc ne répondit pas tout de suite. Il prit une cigarette, l’alluma et dit d’une voix égale:

– Vous avez raison. Voilà un joli bout de temps que nous prétextons une partie d’échecs pour faire un saut chez l’un ou l’autre. C’est

idiot. Vous n'avez jamais fait le plus petit progrès dans votre jeu. Vous débutez continuellement avec la même ouverture. Et vous jouez comme une aveugle.

– Bon! Je suis bête, j'invente des histoires insensées, je dis n'importe quoi. Mais qu'est-ce que vous racontez donc à vos petits copains? Que vous apportent-ils de plus que moi?

– Rien.

– Alors?

– Mais eux n'ont pas de verrues, ne m'ennuient pas avec leurs problèmes de digestion et font semblant de m'écouter quand je parle. Et puis ils n'essaient pas de me fourrer dans le pétrin. J'espère que vous n'avez pas été assez naïve pour croire que je m'y laisserais prendre.

– Mais c'est moi que vous veniez voir.

– C'est vrai.

– Pourquoi?

– Vous êtes vieille et j'avais l'impression que je vous devais bien ça.

– Je vous fais pitié?

– Un peu. Je commençais à croire que j'avais fait ma part, je pouvais vous envoyer promener. Et puis vous êtes arrivée avec cette histoire de cancer et alors j'ai pensé que je ne pouvais pas vous abandonner à ce moment, ce serait trop lâche. Écoutez... quand j'ai emménagé dans cet édifice, il y avait une fille, jeune et pas trop jolie, qui faisait les planchers une fois la semaine. Je causais souvent avec elle, d'abord parce que c'était la seule personne, dans la place, qui daignait bien m'adresser la parole, et puis j'aimais bien sa conversation. Elle avait une façon de dire des choses simples, sans toujours essayer de tirer une morale ou de faire une considération sottise sur l'existence. Et vous savez comment cette fille vous surnommait?... Bon! Ça n'a peut-être pas d'importance. Mais un jour, elle a dit, sur votre compte: « Celle-là, elle parle à tout le monde, et personne ne l'écoute. » Ce n'était pas méchant. J'ai tout de suite pensé que vous deviez souffrir énormément de la solitude. Depuis mon enfance, on a toujours associé vieillesse avec solitude, pauvreté, pitié... Quand

vous m'avez appris, par hasard, que vous jouiez aux échecs, de temps à autre, j'ai tout de suite sauté sur l'occasion, je voulais faire une bonne action et j'ai proposé de jouer une partie. Mais j'ai toujours détesté les échecs.

– Moi aussi.

– Quoi?

– Moi aussi, je déteste les échecs. Je déteste un jeu où il faut, en jouant, se taire. Et c'est d'un ennui. Nous ne pouvons même pas sérieusement engager de l'argent.

– Alors, pourquoi avoir joué la comédie pendant une année entière?

– Oh, ça ne m'embêtait pas de jouer, pas tellement. Il fallait bien occuper nos mains. Et puis j'étais persuadée que vous adoriez ce jeu.

– Ce n'est pas la seule raison.

– Vous êtes si jeune, dit Madame Bordeleau, un peu gênée tout de même. Devant vous, je n'ai plus l'impression d'être vieille comme la lune et de ne plus en avoir pour très longtemps à vivre.

Silence.

– Puis-je vous demander une faveur? dit finalement Madame Bordeleau.

– Vous avez toujours quelque chose à me demander, dit Luc.

Madame Bordeleau feignit de ne pas entendre et dit, sur le même ton:

– Emmenez-moi à la campagne.

– Pour quoi faire?

– Je pourrais avoir envie de voir un lac, ou une rivière...

– Et de vous y noyer?

– Ridicule! Je ne sais pas nager. J'ai une peur bleue de l'eau. De toute façon, je commence à me faire à l'idée que je devrai mourir sur un lit d'hôpital. On y est bien traité et les heures de visite sont de dix-neuf heures à vingt-et-une heures.

– Sortons, si vous voulez.

– Alors je vais m'habiller, dit Madame Bordeleau, et elle sortit.

11

Debout, dans le hall de l'immeuble, Luc attendait. Il ne laissait voir aucun signe d'impatience. Malgré le soleil, la pluie tapait dans les vitres.

Madame Bordeleau apparut sous un immense chapeau de paille. Et Luc ne se gêna aucunement pour rigoler. Jamais il n'avait vu une chose aussi ridicule. La vieille femme n'apprécia pas du tout les moqueries de Luc et le pria de se taire. Mais Luc n'en fit rien.

– Allez-vous en, dit Madame Bordeleau, au bord des larmes. Je vous déteste.

– Je vous traite de folle et de vieux pou, dit Luc, et ça va. Mais si j'ai le malheur de rire de votre chapeau, alors là ça ne passe pas. Allez donc comprendre quelque chose là-dedans. Freud avait raison.

Il poussa la porte.

– Venez, dit-il.

Quand ils sortirent, la pluie s'arrêta soudain.

– Merde! dit Luc. J'achète un très beau parapluie, et quand je pense m'en servir, il y a toujours quelque chose qui vient m'en empêcher. Même la nature est contre moi.

– Je me fous de votre parapluie, dit Madame Bordeleau.

– Je sais. Vous ne vous intéressez qu'à de grands sujets: la mort, le meurtre, le cancer, les échecs, les différentes façons de faire cuire le poulet... (Il fit démarrer le moteur de sa bagnole.) C'est vrai que nous disons trop de conneries...

– Parlez au singulier, jeune homme.

– C'est vrai que je dis trop de conneries. Par exemple, j'hésite à vous signaler qu'en enlevant votre chapeau, votre perruque a fichu le camp sur le côté. C'est trop bête. Un détail. Une bêtise. Je devrais plutôt vous demander si vous croyez en Dieu.

– Et vous? demanda tranquillement Madame

Bordeleau, en replaçant sa masse de poils.

– Il faut bien croire en quelque chose. Je crois que je vais prendre cette rue, nous éviterons ainsi la dense circulation.

Mais ils ne purent échapper à celle de l'autoroute qui ceinture la ville. Et bientôt ils se retrouvèrent coincés dans une longue file de voitures. Les véhicules avançaient à très petite vitesse. Luc dit:

– Prévenez-moi si vous avez envie de sauter le parapet, j'arrêterai la voiture.

– Taisez-vous, dit Madame Bordeleau, un peu fâchée.

– Bon, bon. De quoi voulez-vous parler?

– Je ne ressens pas le besoin de parler.

– Alors là, vous me surprenez.

Mais, pas cinq minutes plus tard, la vieille femme dit:

– Je ne vous ai jamais parlé de ma sœur?....

– Celle qui avait un cor au pied et qui est morte d'avoir trop mangé du saucisson et du foie

gras?

– Justement.

– Si, vous m'en avez parlé. Cent fois. Et je n'ai vraiment pas envie d'entendre encore raconter comment elle est venue à bout, seule, de la petite ferme qu'elle exploitait dans le Vermont...

– C'était dans le Maine...

– Elle avait des canards et...

– Des oies.

– Trois poules et une vache. Et vous appelez ça une ferme? Je me demande d'ailleurs pourquoi elle n'est pas venue s'établir en ville. Elle n'avait pas fait installer le téléphone parce que, croyait-elle, la foudre serait alors sûrement tombée sur sa maison. Même en été elle chauffait la cabane et un étranger qui y entrerait pouvait suffoquer après cinq minutes. C'est elle aussi qui semait des radis et récoltait des échalotes? Elle avait une peur bleu des médecins et il a fallu s'y prendre à trois pour l'emmener à l'hôpital, quand on a vu qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Vous voyez bien que,

même sans l'avoir jamais rencontrée, je connais aussi bien votre sœur que vous ne pouvez la connaître.

– On ne vous a jamais dit qu'il fallait se montrer poli envers les personnes âgées?...

– Mais vous radotez.

– Bien sûr que je radote. Tout le monde radote. On ne peut pas continuellement raconter des trucs nouveaux.

– Oui mais il y a des gens qui radotent moins que d'autres.

– Alors, parlez, vous, dit Madame Bordeleau un peu froissée, et nous verrons si vous ne vous répétez pas.

– Ne vous fâchez pas. Je vous aime bien. Vous êtes une bonne vieille. Vous débordez d'énergie, vous n'êtes pas bourrée de principes...

– Mais je radote.

– Oui.

– Je crois tout de même que vous devriez faire un effort pour ne pas vous en apercevoir.

Maintenant, la circulation se faisait moins dense.

Ils roulaient sur une petite route en rase campagne. Un rayon de soleil se fraya un chemin à travers les nuages. À la radio, un type se mit à expliquer qu'en l'an 2000, nous n'aurions plus besoin de sortir de nos maisons pour effectuer la plupart de nos transactions financières et nos achats.

– Ça sera la belle vie, hein? dit Luc.

Madame Bordeleau tourna la tête et refusa de commenter.

– Quelle heure avez-vous? demanda Luc.

– Sept heures dix.

– Moi j'ai six heures quinze.

– Voilà. Nous avons deux montres et nous ne pouvons pas savoir l'heure exacte. Si nous en avions eu une seule, nous aurions été fixés.

– Jetez votre montre par la fenêtre, dit Luc en riant.

Elle le fit.

– Quelle heure avez-vous? demanda-t-elle encore.

– Six heures quinze.

– Bon!

Ils roulèrent un bon moment en silence. Ils traversèrent deux petits villages, sans charme particulier. Un ourson s’engagea sur la route, à l’aveuglette, et Luc dut freiner pour ne pas le happer. Plus loin, un chat s’immobilisa au beau milieu de la route et regarda Luc avec un petit air de défi. Un coup de klaxon le fit se relever et partir, sans aucunement se hâter. Tout autour, des arbres clairsemés, quelques maisons, un champ, un lac artificiel, un motel... Puis, ce fut la pleine forêt.

– Oups! dit Luc. J’ai failli entrer dans le décor. J’ai pensé que je pouvais fermer les yeux pendant une demi-seconde, et j’ai oublié de les rouvrir. Vous avez eu peur?

– Oh, ma vie, vous savez! dit Madame Bordeleau.

– Moi, j’ai encore quelques bons moments à

vivre. Enfin, j'espère. Je ne suis pas du tout sûr que ma vie sera exceptionnelle. Mais... je veux dire...

– Vous ne voulez pas abandonner.

– C'est ça. Hé, que vous exprimez bien ce que je ressens! Que ferais-je sans vous? Je vais stopper la voiture ici. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Nous roulons depuis combien de temps? En tout cas, il nous reste moins d'une heure avant le coucher du soleil. Il y a un lac là-bas. Venez. Le soleil va s'y coucher. Ce sera magnifique. (Madame Bordeleau suivit Luc, qui empruntait un petit sentier rocailleux.) À quoi pensez-vous?

Madame Bordeleau se contenta de hausser les épaules.

– Et ça veut dire quoi, cette simagrée-là?

– Que je n'ai pas envie de vous le dire.

Ils arrivèrent au sommet d'un rocher. Cinq mètres plus bas, l'eau du lac tournait au rouge. Une petite brise faisait bruire les feuilles des arbres. Pas le plus petit signe de vie à des

kilomètres à la ronde. Même les oiseaux semblaient avoir déserté l'endroit. Luc s'assit sur le rocher et contempla l'horizon.

– Qu'est-ce que vous fabriquez? demanda-t-il à la vieille femme.

– Il y a sûrement un moyen d'atteindre le lac. J'ai envie de me tremper les pieds dans l'eau.

Luc décida de l'ignorer. En fait, il s'étendit bientôt sur la pierre et fit un petit somme. Il fut réveillé, une demi-heure plus tard, par Madame Bordeleau qui appelait à l'aide.

– Hé, je n'arrive plus à trouver le sentier par où je suis descendue.

– Cherchez encore, dit Luc, penché au bord du rocher.

Même si la nuit n'était pas encore tout à fait tombée, il ne pouvait arriver à distinguer la vieille femme.

– Je ne peux tout de même pas chercher toute la nuit, dit Madame Bordeleau.

– Écoutez, j'ai une corde dans la valise de ma bagnole, je peux vous hisser jusqu'en haut. Vous

sentez-vous capable de faire une chose pareille?

– J’ai fait ça toute ma vie, dit (cria) Madame Bordeleau.

Luc fit un saut jusqu’à la voiture. Il en revint en bougonnant.

– Je vous promets, dit-il, de ne plus jamais écouter vos histoires.

– Ah bon!

– Et trouvez-vous une petite vieille à aller visiter. J’en ai assez que vous frappiez à ma porte à tout bout de champ. Je pourrais avoir envie de fréquenter des gens plus jeunes.

– Les vieux sont embêtants, hein? dit Madame Bordeleau.

– Vous l’avez dit. (Il jeta la corde.) Attachez ce bout-là autour de votre taille, et je vous hisserai. Je n’arrive pas à vous voir, alors lâchez un cri quand vous serez prête.

– Ça va, finit par crier Madame Bordeleau.

Il la hissa, lentement, sans difficulté.

Lorsqu’il aperçut le visage de Madame

Bordeleau, Luc poussa un formidable cri.

Au lieu d'attacher la corde à sa taille, la vieille femme l'avait passée autour de son cou. C'était un cadavre que Luc avait remonté.

– Merde, dit-il.

Ce fut l'oraison funèbre de Madame Bordeleau.

– Qu'est-ce que je fous, maintenant?

Il détala, en abandonnant la corde et le corps.

La nuit était complètement tombée, maintenant.

Deuxième partie

1

On avait décidé d'offrir un petit goûter, en l'honneur d'une vieille femme qui fêtait son soixante-dixième anniversaire de naissance. Une grande table avait été dressée dans la salle commune. La fête n'était pas encore commencée et Madame Desforges se demandait si rien n'avait été oublié. Elle se tenait, avec Madame Müller, à un bout de la table. C'était une grande femme, maigre et très nerveuse. Madame Müller était au contraire de petite taille. Elle avait toujours l'air très lasse. Elle louchait un peu, ne haussait jamais la voix, n'avait rien d'extraordinaire.

– Combien y a-t-il de gâteaux? demanda Madame Desforges.

Et Madame Müller, sans réfléchir:

– Vingt-cinq.

On les compta: il n'y en avait plus que vingt-quatre.

Tout à l'heure, dit Madame Desforges, j'ai vu le jeune garçon du quatrième... Comment s'appelle-t-il, déjà? Luc! passer à toute vitesse. Il avait l'air de quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup. Je n'aime pas ce garçon. Je ne saurais dire pourquoi. Mais il a toujours ce petit sourire. On dirait qu'il se moque de nous. Et puis il faut voir l'air qu'il prend quand il s'adresse à cette vieille Madame Bordeleau. Il ne peut pas fréquenter des gens de son âge?...

Elle se mit à compter les assiettes jusqu'au moment où elle s'embrouilla. Elle ajouta alors:

– Mais ce n'est pas à lui que je pense. Vous avez vu la gueule de Monsieur Descoteaux?... Mon Dieu! Cet homme devient vraiment une loque. Ce n'est pas parce qu'il est cloué sur une chaise roulante qu'il a droit de ne jamais se laver. D'ailleurs, est-il vraiment infirme? Ou fait-il semblant, pour paraître intéressant? Madame Laniel a déjà juré en plein couloir qu'elle l'avait vu bien solide sur ses deux jambes. Bien sûr, il ne

faut pas croire tout ce que Madame Laniel raconte. Mais c'est tout de même bizarre. Qu'en pensez-vous?

– Il a eu un accident, je crois.

– C'est ce qu'il dit.

– Pourquoi les gens resteraient-ils assis sur une chaise roulante, alors qu'ils pourraient marcher? Ça ne rime à rien.

– Alors, vous dites que Madame Laniel ment quand elle dit qu'elle a vu Monsieur Descoteaux marcher normalement?...

– Je dis qu'elle a très bien pu se tromper et le confondre avec un autre homme. En tout cas, personne n'a cru à ce qu'elle racontait. Et je ne suis pas plus sotte qu'une autre.

– Ça m'est égal, vraiment, qu'il reste assis sur une chaise roulante toute la journée. Si un jour ça arrivait qu'il décide de se lever, je ne serais pas du tout étonnée. Il y a des gens qui font des choses bizarres et il ne faut pas chercher à comprendre. Mais ce qui m'agace le plus chez lui, c'est sa manie de rester assis de longues

heures devant les grandes portes de l'édifice, comme si tout le hall lui appartenait. Je pourrais avoir envie d'aller jeter un coup d'œil dans ma boîte à lettres sans le voir là à me surveiller, ou sans devoir subir ses blagues idiotes. Il n'y a pas de loi qui interdit d'embêter les gens. Dommage! Un jour, je l'ai coffré dans un placard à balais. Hé! hé! Je lui disais seulement qu'il avait mauvaise mine et qu'il devait soigner sa tenue quand il s'est mis à m'injurier, m'insulter. « Ça suffit », j'ai dit. Mais il a continué à être désagréable. Alors je l'ai poussé jusqu'au placard, je l'ai enfermé, et j'ai mis le loquet. Je ne sais pas combien de temps il y est resté.

– Vous n'êtes pas la seule qu'il ennuie. Pour dire vrai, il embête tout le monde. Et on se gêne trop pour lui faire remarquer. Voulez-vous une pomme?

– Vous êtes bien trop aimable. À propos, avez-vous vu Madame Bordeleau?

– Non. Je l'ai cherchée partout. Et personne ne l'a vue depuis hier. Elle n'a pas l'habitude de s'absenter sans avertir personne.

– À mon avis, Madame Bordeleau est assez vieille pour sortir sans avoir besoin de demander la permission à quelqu'un. Mais elle a promis de lire un court texte, en l'honneur de Madame Simoneau. Je parierais qu'elle a oublié cette fête. Peut-on encore compter sur elle?

– Il lui est peut-être arrivé quelque chose.

– Madame Bordeleau n'est pas suffisamment intéressante pour qu'il lui arrive quoi que ce soit. (Madame Desforges enleva quelques miettes de pain sur la table.) Oh, les gens commencent à jaser, dans l'édifice.

– Et qu'est-ce qu'ils racontent?

– Je ne peux pas me rappeler tout mais on dit que Madame Bordeleau donne de l'argent à ce garçon. Ou alors il réussit à lui en soutirer...

– Ah bon! On dit ça? Je ne peux pas imaginer...

– Remarquez que ce ne sont que des racontars mais, habituellement, les gens n'inventent pas d'histoires à partir de rien.

– C'est juste.

– Avouez tout de même que c’est bizarre qu’une vieille dame reçoive chez elle tard le soir un jeune garçon qui pourrait être son petit-fils. Je ne suis pas la seule à m’en être rendu compte. C’est donc qu’il a pris ses habitudes. Vous pensez qu’ils couchent dans le même lit?

– Ne soyez pas ridicule.

– Ce sont des choses qui arrivent. Vous avez vu ce film où une vieille femme qui fait de la motocyclette...

– C’était du cinéma, interrompit Madame Müller.

– Peut-être. Mais la réalité va souvent plus loin. Écoutez...

– Je suis sûre que vous allez me raconter une autre de ces histoires sordides, pour prouver ce que vous avez à dire.

– Je vous sens tendue, ce soir, Madame Müller...

– Un peu fatiguée, seulement.

– Pourquoi?

– Je ne devrais pas l’être. Je n’ai à peu près rien fait de toute ma journée, sinon attendre Madame Bordeleau qui avait promis de venir avec moi courir les magasins. Mais elle n’est jamais apparue. J’ai frappé à sa porte. Mais à quoi cela pouvait-il servir? Elle avait peut-être eu un malaise, elle était peut-être... morte. Alors, j’ai demandé au concierge qu’il m’ouvre sa porte. C’est bien ce qu’il faut faire, non? À nos âges, on ne perd souvent pas de temps pour mourir. Alors il faut être vigilant. Mais elle n’était pas chez elle. J’ai dû m’inquiéter pendant une heure. Et ensuite j’ai oublié.

– Et le garçon? Vous l’avez vu?

– Euh... non. Ou plutôt si. Ce matin. Il avait l’air pressé. Comme d’habitude. Il a failli me faire tomber en traversant le hall. Pourtant je suis assez volumineuse et il aurait dû me voir. Il n’a pas jugé bon de s’excuser.

– Vous ne trouvez pas que les jeunes sont plus insolents, aujourd’hui?

– Certains sont gentils et prévenants.

– Je ne suis pas de votre avis. Tous des imbéciles et des vauriens! Écoutez... Une fois, un jeune garçon a presque démolé ma voiture à coups de barre de fer parce que j'avais manqué de le renverser à un carrefour. Il frappait et frappait sur ma voiture. Il avait mis en morceaux le pare-brise et la vitre arrière. Et moi qui ne pouvais que rester là à le regarder. Alors j'ai eu une idée. J'ai baissé ma culotte, là, dans la rue, et j'ai hurlé, j'ai crié: « Au feu! ». Le gars s'est calmé net, il m'a regardée avec l'air de se demander si j'étais sonnée. Il a fini par filer.

Madame Müller rigola. Franchement. Sans retenue.

– Et vous trouvez ça drôle?...

– Oui.

Madame Desforges se froissa un peu.

– Je vous ai demandé si vous aviez aperçu ce garçon, parce que, s'il avait disparu en même temps que Madame Bordeleau, on aurait pu conclure qu'ils étaient partis ensemble.

– C'est logique. Mais ça aurait servi à quoi?

– Eh bien... s'il arrivait quelque chose à Madame Bordeleau, nous saurions qui est le coupable.

– Bon! Avant de me faire du mauvais sang pour Madame Bordeleau, je vais d'abord songer à moi et particulièrement à mes rhumatismes qui me font souffrir ces jours-ci.

– Je conçois votre martyre. Mais je trouve que vous êtes bien naïve. Quelque chose ne tourne pas rond avec ces deux-là et c'est moi qui vous le dis.

– Continuez de vous faire du souci. Moi je vais plutôt aller chercher quelques chaises. Je crois qu'il en manquera.

2

À petits pas, la vieille Madame Desforges traversait le hall. Elle avançait en tentant de garder les yeux sur une feuille de papier, dont le contenu la captivait visiblement. Soudain, elle buta contre Luc, qui attendait devant la porte de l'ascenseur.

– Qui est là? demanda-t-elle.

– Elle regarda Luc droit dans les yeux.

– Je vous ai déjà vu. Vous habitez au quatrième, vous partez tous les matins pour vous rendre à votre travail à neuf heures moins quart, vous ne revenez jamais avant six heures. C'est tout ce que je sais sur vous et, à mon avis, c'est bien assez. Et quand j'aurai envie d'en savoir davantage, je demanderai à Madame Bordeleau. Au fait, vous ne l'avez pas aperçue quelque part, dernièrement?...

Luc ne s'attendait pas à une attaque aussi brutale. Il prit quelques secondes avant de dire:

– Allez vous faire pendre.

– Monsieur, dit Madame Desforges sans perdre contenance, vous ne me décevez pas. Vous correspondez exactement à l'image que je m'étais faite de vous: un être grossier et mal embouché. Vous êtes dentiste, n'est-ce pas?

– Non, dit Luc, je suis dans les journaux.

– Ah bon, je pensais bien que c'était quelque chose comme ça. Bien sûr, vous ne vous êtes jamais marié. Il n'y a pas de femme qui voudrait de vous. Avez-vous réussi à mettre un peu d'argent de côté?

– Non.

– Je commence à y voir clair. Tous les jours, je vous vois passer et je me dis que ce n'est pas la peine d'essayer de deviner ce que vous mijotez, vu que je ne sais rien de vous. Maintenant, j'en sais juste assez pour dire que vous ne ressemblez à aucun d'entre nous ici. Ne croyez pas que je vous fais un compliment. Une autre question:

quels sont vos projets d'avenir?

– Je n'en ai pas.

– C'est ce que je me disais: pas de projets, pas d'argent à la banque, pas d'enfants... Un bon à rien! Vous croyez au Seigneur, au moins?

– Non.

– C'est triste qu'un beau jeune homme comme vous gâche ainsi sa vie. Je ne sais pas ce que vous attendez de l'existence mais moi, si j'étais vous, je ne serais pas fière de moi. (Ils s'engouffrèrent dans la cage d'ascenseur.) À quel étage descendez-vous?

– Celui que vous voulez.

Madame Desforges appuya sur un bouton, au hasard. Et la porte se referma. Ils étaient tous les deux seuls dans cet espace réduit. Luc se mit à rire. Et Madame Desforges le regarda fixement et dit:

– Je ne sais pas pourquoi vous riez. Et je m'en moque. Vous pouvez rire de tout ce que vous voudrez, mon idée est faite sur vous et je n'en changerai pas.

– Vous ne pensez quand même pas, grand-mère, que je vais essayer de vous faire changer d’avis. Vos opinions sont bien les dernières choses qui m’importent.

– Je vois, dit Madame Desforges.

Et elle répéta deux fois: « Je vois » avant de disparaître dans un couloir.

3

Madame Müller flaira une ombre qui arrivait par derrière. Elle était debout, dans un coin du hall, près des boîtes aux lettres, et elle feuilletait une circulaire. Elle se retourna et vit Luc. Alors elle sursauta et laissa tomber ce qu'elle tenait dans les mains.

– Euh... euh...

Luc esquissa un sourire et dit:

– Je ne veux pas vous ennuyer, Madame. Je veux seulement vous dire que, il me semble, nous avons les mêmes habitudes. Je veille aussi très tard. Mais une nuit, je...

– Pardonnez-moi, quelle nuit? dit Madame Müller doucement.

– La nuit dernière, Frau Müller. Je m'étais couché tôt. Je me réjouissais de ce que le lendemain était un jour de congé. Le temps allait

être beau. Je pensais à une balade en auto, du côté des Laurentides. Une existence superficielle, quoi! Mais, tout à coup, à travers la cloison, j'entends un type hurler qu'il ne faut pas qu'on l'abatte. Je conçois, Madame, que vos oreilles ne vous rendent plus les mêmes services que lorsque vous étiez jeune, mais vous ne pouvez pas lever le son de votre téléviseur comme si tous les sourds de la ville s'étaient rassemblés chez vous. Toutes les nuits! Toutes les nuits, chère Madame. Et comment se fait-il que vous ne pouvez pas trouver le sommeil durant les petites heures décentes?

– À mon âge, commença Madame Müller.

– Les petites heures décentes, répéta Luc, comme s'il ne voyait pas l'étrangeté de ces quelques mots. Je regrette de devoir vous le dire. Mais il ne faut plus. Vous me rendriez un réel service. (Et, parce que cette remontrance avait assez duré, il demanda:) Et vos yeux?

– Ils se portent bien, Dieu merci, mais...

– Alors, pourquoi me regardez-vous ainsi? Mais que pensez-vous donc, je ne vous accuse

aucunement, je faisais simplement allusion à ces bruits que j'entends pendant la nuit. Ai-je été impoli?

– Nein, nein. Vous devez avoir raison. J'avais oublié que les murs de cet édifice sont très minces. Moi je ne suis pas sourde mais ma sœur est à Toronto et elle n'entend pas bien. Je porterai attention à cela, dorénavant.

Luc fut sur le point de s'en aller.

– Je vois que vous avez reçu une lettre.

– Ma sœur, justement, m'écrit pour m'inviter à aller passer quelques jours chez elle. Mais je n'en ai pas la moindre envie. Ma sœur est... comment dirais-je?... elle a des idées qui viennent, comme ça, et puis qui s'en vont le lendemain on ne sait où...

– Elle est folle?

– Folle, n'employez pas de tels mots. Ça m'agace. Et puis, je vous en prie, est-ce un péché que de se parler à soi-même? Non, non. Voyons donc. Les gens pensent, en fait ils ne font pour ainsi dire que cela, pourquoi, alors, ne pourraient-

ils le faire à voix haute? Voilà ma petite sœur. Pourtant, j'en suis, parfois, très inquiète. Je ne cesse de penser à elle. C'est ma nature. Généreuse et...

– Qu'est-ce qui vous a rendue si bonne?

– Voilà que vous vous moquez de moi. Je voudrais vous dire que je n'approuve pas. Les gens railleurs devraient rester chez eux. Quel est leur utilité? Qu'on me le dise! Mais laissons cela. Où allez-vous?

– Je suis pressé, je m'en vais.

– Ne partez pas. Il faut que je vous parle. Monsieur...

Madame Müller parut légèrement embarrassée.

– Eh bien? dit Luc.

– Oui, c'est surprenant. Voilà probablement la première fois que vous et moi avons une véritable conversation. Je ne sais à peu près rien de vous. Pourtant, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

– Que voulez-vous alors?

– Madame Bordeleau était une bonne amie à moi. Elle me racontait tout, sur sa maladie, ses intentions, ce qu'elle vous pressait de faire. J'ai compté, jeune homme. C'est aujourd'hui le cinquième jour. Et il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. Il n'y a plus à en douter.

Luc attendit.

– Madame Bordeleau craignait que vous ayez des ennuis, continua alors Madame Müller. Elle vous aimait bien. Lui faites-vous donc des reproches, jeune homme?

– Elle m'a joué un sale tour, dit Luc.

– Vous parlez d'une manière si... si... Il ne faut pas la détester. Merci bien! Madame Bordeleau était une étrange locataire. Elle avait évidemment perdu toute sa raison. Ainsi, disait-elle, par exemple, que l'on ne reste pas toujours vieille. Absurde! Et elle se comportait si bizarrement, souvent. J'ai cru de mon devoir d'attirer votre attention sur ce fait. Pour que vous ne la jugiez pas trop sévèrement. Naturellement, vous pouvez faire ce qui vous plaît.

Luc rit. Mais son rire n'avait rien de joyeux.

– Ah, vous savez donc... Qui d'autre... qui d'autre sait?... (Quelque chose tressaillait dans sa voix.)

– Il faut vous ménager, Monsieur. Vous me paraissez étrangement nerveux. Hé! Personne, à part moi, ne sait rien. Je vous jure, entendez-vous? (Elle renifla.) Mais moi, je ne dirai rien. Rien. Rien. (Elle le dit sur un ton tout à fait neutre.) Oh, quelle semaine!... Quelle semaine!... (Elle toussait et se mouchait.)

– Oui, en effet, remarqua Luc.

– Mais vous n'avez rien à vous reprocher. C'est moi, plutôt, qui suis responsable, de ne pas avoir davantage essayé de lui faire abandonner ses lubies... Voyez: je suis toute raide. Je ne dors presque plus. Ce sont les soucis. Je peux dire, mon Dieu, oui, que je ne la croyais pas vraiment.

Elle n'attendit rien d'autre que le silence. Elle l'écouta un moment puis reprit:

– J'ai promis de vous aider. Mais il faut que j'y réfléchisse dans l'ordre, du commencement à

la fin. J'ai tout de même pensé... Je ne sais pas si ça vaut la peine de raconter.

– À quoi avez-vous pensé, Madame Müller?

– Eh bien... J'ai entendu dire qu'autrefois, les soirs, tout au moins quand il pleuvait, les jeunes gens faisaient la lecture aux plus âgés qui ne pouvaient plus très bien voir. Ai-je rêvé? Je ne crois pas. Mais alors c'était un doux rêve.

– Sans doute.

– Essayer de vous rappeler...

– J'essaie, mais aussi loin que je puisse me souvenir, je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

Madame Müller leva la tête et dit avec tristesse:

– C'est bête, cela. N'importe qui peut lire une histoire. Il n'y a qu'à le dire à tout le monde.

– Écoutez, si j'avais, une seule fois, mis les pieds chez vous, tout le monde serait déjà au courant. Ici, dans cet édifice, on épie, en retenant ses pas, tous les bruits qui viennent des appartements voisins.

– Ne vous tourmentez pas pour cela, dit Madame Müller avec bienveillance. Je pense que j’ai toujours réussi à cacher à Madame Desforges que Monsieur Deschamps vient de temps à autre chez moi afin de me faire la conversation. Facile! Madame Desforges parle sans arrêt et ne se repose parfois que par un gros rire. Tout, pour elle, est un prétexte à paroles. Alors, nécessairement, elle ne voit pas tout ce qui se passe autour d’elle. Même si on a l’impression qu’elle fourre son nez partout. De toute façon, si je dis que vous venez régulièrement pour me faire la lecture, on me croira, moi. Quelle raison aurais-je de mentir?

Luc qui avait déjà ouvert la bouche, afin de dire quelque chose, se retourna subitement. À l’autre extrémité du hall, une voix forte et chargée d’émotions:

– Madame Bordeleau vient de mourir. On l’a retrouvée dans un bois. Pendue. Mon Dieu, suppliait la femme (ses mains tremblaient, elle s’agrippa à une poutre, pour ne pas tomber). Mon Dieu, qu’est-il arrivé?

Luc ne fut à peu près pas conscient de la rumeur effarée et confuse qui suivit l'annonce. Il traversa le hall, à la manière d'un pantin, et sortit dans la rue.

4

Tous les gens dans l'édifice devinrent si inquiets qu'ils oublièrent de vaquer à leurs occupations quotidiennes. Leur attention était trop fixée sur les événements qui venaient de se produire. Un drame était survenu, que personne n'avait soupçonné, ou d'une sorte dont personne ne se rappelait.

– Je vous demande pardon, dit Madame Desforges d'une voix où pointait une certaine inquiétude, puisqu'il est arrivé ce que vous savez et ainsi de suite, puis-je vous dire quelque chose?

– Bien volontiers, dit Madame Müller.

– Vous avez piqué ma curiosité, par votre histoire de lecture, oui, cela m'intrigue. Alors, vous recevez chez vous ce garçon?... Vous, Madame Müller, qui me répétez si souvent: ne commettez pas d'imprudences, on ne peut pas savoir. Se comporte-t-il de façon civilisée?

Il était midi et il n'y avait personne dans le couloir qu'une petite vieille femme ronde et effacée qui fredonnait en portant un seau d'eau. Lorsqu'elle arriva à la hauteur des deux femmes, elle se tut et un voile sombre passa sur son visage.

– Bonjour, dit Madame Müller.

La vieille secoua la tête en guise de salutation, poursuivit un moment son chemin, puis se retourna et dit:

– C'est terrible ce qui est arrivé à cette bonne Madame Bordeleau.

Madame Müller se frotta le menton et acquiesça.

– Madame Bordeleau était une très bonne couturière. Voyez la robe que je porte, c'est elle qui l'a faite. Cette robe convient très bien à une petite vieille comme moi. Et même si je n'avais pas beaucoup de sous à dépenser, Madame Bordeleau l'a cousue entièrement à la main. Pour moi. Elle ne savait pas seulement coudre, Madame Bordeleau, elle pouvait aussi cuisiner,

cultiver des géraniums, jouer du piano. C'était une si charmante personne.

La vieille disparut en penchant la tête.

– Oui, oui, il aime lire à haute voix, continua Madame Müller. Il m'apporte ses livres à lui ou alors il va en chercher à la bibliothèque. Il a le pouvoir de rendre service aux autres. Et il refuse que je le paie. Le croyez-vous?

– Oui, dit Madame Desforges.

– C'est un petit garçon...

– Oh, ne continuez pas. Je veux bien admettre qu'il n'a rien à voir dans cette histoire. Je crois tout de même qu'il est coupable de quelque chose. Je trouverai bien. Et puis, que vient-il faire ici?

– Ici?

– Dans cet édifice, parmi des gens âgés.

– Cet édifice n'a pas été réservé aux vieilles personnes. Je dirai, de plus, que, s'il y avait davantage de jeunes gens, l'atmosphère serait sans doute plus respirable. On y sent la maladie et la mort.

– Calmez-vous.

Madame Desforges regarda sa montre:

– Midi, déjà, et je n'ai pas encore eu faim. Qui pense à manger, maintenant?

– Ah! dit Madame Müller, qui pensait à tout autre chose.

Alors elle répéta: « La maladie et la mort ». Sa voix n'avait aucun accent d'interrogation.

– Mais, je vous en prie, dites-moi donc, qui, parmi nous, est malade, dit Madame Desforges, légèrement agacée.

– Eh bien... Madame Bordeleau... elle n'en avait plus pour très longtemps à vivre.

– Je ne savais pas qu'elle était malade.

– Pas étonnant. Toutes les deux, vous ne vous parliez guère. Ce n'était pas un secret que vous ne l'aimiez pas beaucoup. Et si j'en juge par cela, nous pourrions très bien vous accuser de l'avoir tuée.

Madame Desforges se rebiffa.

– Vous êtes sotte. Qu'est-ce que vous allez

imaginer? D'ailleurs, je me demande pourquoi je fais attention à vous.

– Vous ne l'aimiez pas beaucoup, continua Madame Müller sur le même ton, parce que vous ne pouviez exercer aucun pouvoir sur elle. Chez tous les gens de l'édifice, vous, avec votre voix forte, votre vivacité d'esprit, votre entêtement à vous mêler à toutes les fêtes et toutes les discussions, vous bénéficiiez d'une certaine autorité. Quand un problème survient dans la bâtisse, c'est à vous, parmi une douzaine de locataires, que le concierge demande ce qui ne va pas. Ou quand le proprio alloue quelques dollars pour éponger les frais d'une fête, c'est à vous qu'il les donne. Rien ne peut se passer dans cet édifice sans que vous ne donniez d'abord votre avis et même votre consentement. Mais Madame Bordeleau, au contraire de nous toutes, n'en faisait toujours qu'à sa tête. Ce qui vous irritait. Vous n'aimez pas beaucoup voir votre pouvoir se réduire ou votre autorité contestée.

– Voilà que vous faites mon procès. Par exemple! Vous n'êtes pas reconnaissante. Ne

vous ai-je pas donné plusieurs jolies robes, que vous portez magnifiquement d'ailleurs?...

– Des robes que vous refusiez de porter davantage...

– Très bien! Dorénavant, je garderai mes guenilles. Et vous pourrez aller toute nue. Quand on est pauvre, il ne faut pas s'attendre à recevoir des cadeaux dispendieux.

– Je ne suis pas pauvre.

– Alors c'est que vous êtes très radine.

Madame Desforges, fâchée, fit mine de s'en aller.

– Écoutez, dit Madame Müller. Tout le monde a les nerfs à vif aujourd'hui. Et je n'ai peut-être pas voulu dire ce que j'ai dit.

Les deux femmes se turent pour regarder Luc qui traversait le couloir.

– Tout de même, dit Madame Desforges par la suite, je trouve curieuses les relations qu'entretenait Madame Bordeleau avec ce garçon. Écoutez... Une fois, elle a cuisiné toute la journée, pour aboutir à un minuscule rôti. Alors,

elle est allée le présenter à ce garçon, mais il l'a refusé, jugeant probablement que cette pièce de viande n'était pas assez bonne pour lui. Vous savez ce que Madame Bordeleau a fait? Elle est rentrée chez elle et a cuisiné un second rôti, exactement à son goût à lui... Madame Bordeleau a dit que tout était une affaire de goût et que ça ne l'avait pas gênée de se remettre à ses chaudrons. Elle était toujours prête à pardonner à ce garçon. Et il ne se gênait pas pour la mener par le bout du nez. D'autre part, savez-vous qu'il a eu l'audace de m'insulter?

– Qu'a-t-il dit?

Madame Müller ouvrit de grands yeux.

– Qu'a-t-il dit? demanda-t-elle encore.

– Je ne sais plus. Pourquoi croyez-vous que j'ai retenu ces bêtises? Plusieurs personnes semblent s'imaginer que ce garçon est bon. Non, non, non. Il est hypocrite et méchant. Mais je ne veux pas en dire davantage.

Madame Müller ferma les yeux et se mit à rire. Madame Desforges la regarda avec un

sentiment de pitié.

– Pourquoi riez-vous?

– Vous avez pris ce garçon tellement en grippe.

– Je vous en prie: ne refusez pas de voir la vie telle qu'elle est. Il existe, en ce monde, de vilaines gens et...

– Est-ce vrai?

Madame Desforges feignit de ne pas entendre et poursuivit:

– ... et je crois que ce garçon fait partie de cette catégorie. Je ne serais pas du tout étonnée si, un jour, il faisait les manchettes des journaux. Et pas pour de bonnes raisons.

– Si ça vous arrivait, je suis sûre que vous seriez très contente.

– Je ne crois pas que vous ayez le droit de me parler comme ça. Je sais que vous êtes une brave femme. Mais ce que vous dites aujourd'hui est insensé.

Silence. Puis, sans regarder Madame Müller,

Madame Desforges ajouta:

– C'est absurde cette histoire. On se lève un matin et on apprend qu'une catastrophe est arrivée. C'est un peu comme si on m'arrachait un membre.

– Un membre?

– C'est une simple comparaison. Je veux dire que, dans cet édifice, lorsque l'un de nous disparaît, la famille rapetisse un peu. Bien sûr, la douleur ne serait pas la même pour tout le monde. Et si Monsieur Descoteaux disparaissait, il y aurait peu de gens pour le regretter. Je peux même dire qu'il ne se trouverait personne.

Elle se tut un moment, puis dit encore:

– Je cherche à y voir clair dans cette histoire. Pas vous? Après tout, si le meurtrier court encore, pourquoi hésiterait-il à s'en prendre à une autre petite vieille?

– Voyez-vous: je suis probablement la seule, dans cet édifice, à ne pas crever de peur.

– C'est vrai que, pour ne pas attirer l'attention d'un meurtrier, le plus sûr moyen est encore

d'être pauvre et insignifiante. Ce qui n'est malheureusement pas mon cas et je dois chercher à me protéger.

Une vieille femme arriva.

– Personne n'a vu Madame Bordeleau? demanda-t-elle.

Elle avait l'air préoccupé.

D'abord, on ne lui répondit pas. Et elle dut répéter sa question.

– Non, dit Madame Müller, et elle regarda plutôt vers l'autre extrémité du corridor.

– Madame Simoneau perd la boule, dit Madame Desforges, quand la vieille femme s'éloigna.

5

La voix dans l'ombre:

– Je cherche une porte.

Luc se retourna et vit une forme qui se profilait sur les murs faiblement éclairés. Seulement quelques secondes plus tard, il put distinguer le visage de la vieille Madame Desforges.

– Quelle coïncidence! disait celle-ci, qui se parlait à elle-même. Une panne d'électricité. Juste à ce moment. Je me demande qui m'a joué ce mauvais tour. Mais je continuerai à garder mon calme comme je l'ai fait hier.

– À qui parlez-vous? demanda Luc.

Madame Desforges sursauta.

– Quoi? Quoi? Qui? Où?

Un changement, cependant, s'opéra dans sa

voix lorsqu'elle aperçut Luc.

– Ah, c'est vous. (Le silence pesa lourdement. Puis:) Comment êtes-vous apparu? Et pourquoi êtes-vous là?

– Hé, je suis très bien ici, je crois.

Madame Desforges, qui ne s'était pas entraînée à l'art de se taire, ajouta presque aussitôt:

– J'étais sûre que vous étiez mêlé à tout ce qui est arrivé.

– Tout le monde peut se tromper, hein?

– Tout de même! Je n'ai pas de félicitations à vous faire. Et si je suis accommodante aujourd'hui, c'est que je veux que vous me fassiez une faveur.

– Ah bon!

– Madame Bordeleau vous a laissé sa collection de petits cercueils et je voudrais que vous me la cédiez à votre tour. Après tout, que pouvez-vous faire de ces petites choses? Vous avez des manières de malotru et vous ne serez pas capable d'en apprécier la beauté.

– Je préférerais brûler ces petits cercueils plutôt que de vous les abandonner.

– Quel culot! grommela Madame Desforges. Par mon âme, j’aimerais bien savoir ce que vous en ferez.

– Vous vous demandez cela, Madame Desforges?

– Non, j’y ai déjà renoncé. Puisque je suis à peu près certaine que je n’obtiendrai jamais, venant de vous, une réponse sensée à mes questions. Je me demande ce qui vous est tombé sur la tête. Un truc énorme, certainement. On vous a brûlé la bienséance, n’est-ce pas? Mais un jour le ciel vous châtiara pour cela.

– Quelle blague! dit Luc.

– Croyez-vous? Mais je voudrais le redire. Bien sûr, ça n’empêchera pas Dieu de poursuivre sa route mais il ne vous oubliera pas au détour du sentier. J’ai la preuve de cela. D’abord, il a mis Madame Bordeleau sur votre chemin, et puis, ces petits cercueils... ces petits cercueils...

– Qu’ont-ils?

– Ils sont ensorcelés.

Luc rit très fort.

– Excusez-moi. Ensorcelés?

– Oui. Monsieur Descoteaux, qui a tenté de les subtiliser, pour je ne sais quelle raison, est tombé dans la rue, la même semaine, et ses jambes se sont paralysées. Et Madame Müller, en les apercevant, la première fois, le cœur lui a manqué, elle est tombée d'une masse sur le plancher. Que pouvez-vous répliquer?

– Simple coïncidence.

– Et vous êtes têtue, à part ça. Laissez-moi, alors, ajouter ceci: Madame Bordeleau n'a jamais pu joindre une cinquantième pièce à sa collection. Lorsqu'elle pensait le faire, ou elle perdait une ancienne pièce, ou alors elle la brisait, ou on la lui volait. Étrange, n'est-ce pas? Et puis, comment est-elle morte, cette pauvre Madame Bordeleau?

– Vous croyez que Dieu est derrière tout ça?

– Ne jurez pas. Dieu, et tous les saints avec lui, sont certainement debout et vous regardent.

– Oh, il a sans doute mieux à faire, remarqua Luc, et il fouilla dans la poche de son pantalon afin d’y prendre la clef de son appartement. Dites-moi, continua-t-il, si, comme vous l’insinuez, ces petits cercueils portent malheur, pourquoi vous font-ils tellement envie?

La vieille femme ne parut même pas surprise de la question.

– Bien sûr, j’ai aussi peur de ce qui pourrait survenir. Mais nous avons tous besoin de choses qu’on puisse porter partout avec soi. Une tirelire inutile, des vieux bouquins, des petits cailloux, une tasse dont l’anse est cassée... Tout le monde détient des objets à qui il alloue une valeur extraordinaire, en dehors de toute logique.

– Je vois, dit Luc. Mais vous devrez chercher plus loin des choses à adorer puisque je n’ai pas l’intention de vous céder ces petits cercueils.

– Et pourquoi? Cet entêtement, que vient-il faire ici?

Aucune réponse ne vint. En fait, Luc ouvrit la porte de son appartement.

– Bon, non, continua Madame Desforges.

Mais, se rappelant des choses, elle ne savait où disparaître. Elle resta là, debout, au milieu du corridor. Soudain, elle se mit à hurler :

– Madame Müller! Où êtes-vous donc?

– Ne criez pas comme ça. On va croire que je suis en train de vous étrangler.

– Je n’arrive pas à y voir. Où est l’appartement de Madame Müller?

– Là. Cette porte-là.

– Pourquoi ne pas me l’avoir dit plus tôt?

Madame Desforges réussit à atteindre l’appartement de Madame Müller, et, à grands coups répétés, frappa très fort à la porte. Elle n’obtint aucune réponse.

– Je crois, dit alors Luc, que vous perdez votre temps. Madame Müller est allée dîner en ville, avec une amie.

– Comment savez-vous ça?

– Elle me l’a dit.

– Il y a donc des gens dans cet édifice qui

acceptent de vous parler.

– Je crois, oui.

Quelqu'un alluma dans le corridor.

Luc, fatigué, se tenait sur le seuil de sa porte. Devant lui, Madame Desforges, sèche, fanée, dans sa robe de coton, rouge et fripée. Tous les deux se regardaient. Mais n'osaient plus se parler.

6

La grande salle était bondée de gens. À une extrémité, au milieu d'une montagne de fleurs, Madame Bordeleau avait l'air de rigoler dans son joli cercueil. Bouche dessinée en rictus, joues fardées, nez retroussé... Elle portait une robe de laine, mauve. Mains jointes sur son ventre, un chapelet entre les doigts. Toutes les personnes présentes affichaient des visages affligés et sombres. Des êtres compassés qui, à l'affût, s'épiaient. On s'était tiré à quatre épingles, fardé, maquillé; une assemblée de personnages guindés et solennels.

– Pourquoi ne vous mêlez-vous pas aux autres? demanda Madame Desforges à Madame Müller.

Elle n'attendit pas la réponse et continua:

– Vous avez vu Monsieur Descoteaux? Là-bas, près de la porte. Vous savez ce qu'il a fait,

lorsqu'il est arrivé? Il s'est avancé au milieu de la pièce, il a regardé tout autour de lui et a dit, très fort, sans s'adresser à personne spécifiquement: « À mon avis, il fait un magnifique temps, à l'extérieur: ni trop chaud, ni trop froid. » Tout le monde s'est tu et l'a regardé. Il ne pouvait pas faire mieux que ça, pour se faire remarquer. Mais ensuite il est resté tranquille et n'a plus rien dit à personne. À mon avis, Monsieur Descoteaux est fou. Et si on ne l'enferme pas, c'est qu'aujourd'hui tous les fous sont laissés en liberté. Par mesure d'économie. Je vous le dis: il peut devenir dangereux. Il a l'âme noire comme le fond de l'enfer. Mais moi je l'ai démasqué: je sais ce qu'il roule dans sa tête. Mais laissons-le à ses fantasmes. Il ne vaut pas qu'on se donne du mal à parler de lui. Que faisiez-vous, tout à l'heure, seule dans votre coin? Je suis venue vous parler parce que je trouvais que vous faisiez pitié. À quoi pensez-vous?

– Oh, je ne peux pas me rappeler.

Madame Müller fit mine de chercher dans sa tête.

– Ça ne va pas du tout. Je perds la mémoire.

– Ah, nous nous effritons. C’est le temps qui fait ça. Vous perdez la mémoire et moi mes dents. Dans peu de temps, nous nous retrouverons dans ce même cercueil, à la place de Madame Bordeleau.

– Je comptais sur vous pour me rassurer...

– Je comprends, dit Madame Desforges, mais je ne peux pas moi-même me rassurer. Alors...

Tout à coup les deux femmes entendirent derrière elles un tumulte, des cris d’indignation.

– Que se passe-t-il? demanda Madame Desforges.

Elle courut aux renseignements, et revint, une minute plus tard, vers Madame Müller, avec la gueule qu’il faut pour dire:

– Imaginez! Monsieur Descoteaux a craché à la figure de Madame Bordeleau et tout le monde l’a laissé faire. Puis-je vous demander ce que cela veut dire? Je n’ai pas l’habitude de mentir mais je ne crois pas avoir jamais vu ça. C’est un phénomène, cet homme-là. Nous devrions le

mettre dans un musée. Je le répète: Monsieur Descoteaux est fou. Mais il ne suffit pas de le répéter. Je me charge de vous le démontrer.

– J’aurais donc dû rester chez moi, dit Madame Müller.

– Que dites-vous?

– Oh, rien. Rien du tout. Je ne vous parlais pas.

– Parlez-moi plutôt: Madame Bordeleau est morte.

Et Madame Müller écouta Madame Desforges, sans enthousiasme excessif. Elle était fatiguée. La nuit d’avant, elle n’avait pas dormi. Elle avait souffert de brûlures d’estomac, et voilà que la douleur la reprenait. Elle regarda autour d’elle et examina, une à une, les têtes grises qui l’entouraient.

– Savez-vous, disait Madame Desforges, une question me laisse perplexe. Madame Bordeleau avait amassé un peu d’argent, tout au long de sa vie. Qu’en est-il advenu? Elle n’a certainement pas eu le temps de dépenser toute cette richesse

avant de mourir.

– Est-ce que cela a une si grande importance?

– Réfléchissez un peu. Je cherche à comprendre. Ne voyez-vous pas que, depuis la découverte de ce que vous savez, plus personne n'a un comportement normal dans notre édifice? Et je crois que rien ne redeviendra comme avant tant que les policiers n'auront pas élucidé le mystère.

– Comprenez bien, Madame, que je me moque de ce que, un jour, l'on puisse découvrir ne serait-ce qu'une parcelle de la vérité. J'ai mieux à penser. Ou plutôt d'autres questions me préoccupent. Je vous dirai que ce matin, j'étais assise dans ma cuisine, en train de manger mon petit déjeuner, quand, tout à coup, derrière moi, j'ai entendu quelqu'un, je le jure, pousser un profond soupir. Je me suis retournée. Mais il n'y avait personne. Alors j'ai frissonné de tout mon corps. Laissez donc cette vieille Madame Bordeleau en paix. Je suis sûre que, à l'endroit où elle est, elle, au moins, trouve de temps à autre le moyen de s'amuser un peu. Pas comme nous.

Nous qui discutons du temps qui n'est jamais à notre convenance ou de l'argent que l'on ne reçoit pas en assez grande quantité. Pensez donc: j'envie cette pauvre femme. Mais je devrais plutôt me taire. Il est trop tôt pour dire des sottises pareilles.

Madame Müller était blême et grave.

– Oh, je suis si fatiguée, dit-elle encore.

Madame Desforges la regarda d'un œil scrutateur. Elle réfléchit un instant, puis dit:

– Qu'il est donc inutile de se lamenter ainsi! Les vieilles personnes parlent de la mort comme d'une délivrance mais quand vient le moment, elles tremblent de peur. Du moins c'est ce que je crois. Pourquoi votre montre est-elle cassée?

– Elle est tombée sur le plancher, si vraiment vous voulez le savoir.

– Alors pourquoi ne la jetez-vous pas?

– Cette montre m'appartient, dit Madame Müller en élevant le ton, et j'ai le droit d'en faire ce que je veux.

– Bien, bien, dit Madame Desforges, tout de

même un peu désemparée. Bientôt, elle revint à sa première idée: Madame Bordeleau n'avait peut-être pas d'argent, après tout. Qui sait? Mais les petits cercueils?... Pourquoi les a-t-elle laissés à ce jeune garçon? Quelle est la signification de ce geste?

– Madame Bordeleau m'a dit un jour...

Madame Müller se tut, pour regarder autour d'elle.

– Parlez, dit Madame Desforges, impatiente.

– C'est un jeu. Pouvez-vous imaginer ces petits cercueils? Quelques-uns ont un double fond. On peut y cacher ce que l'on veut. Bien sûr, le jeune garçon n'en sait rien. Et c'est bien ce que Madame Bordeleau désirait. Elle voulait que le destin, ou le hasard si vous préférez, décide si le garçon mettrait un jour la main sur ce qu'elle y a caché.

– C'est un jeu idiot. D'abord, qu'a-t-elle caché? De l'argent?

– De l'argent? Non.

– Quoi, alors?

– Non, non, maintenant je ne m'en souviens même plus.

Madame Desforges leva un regard soupçonneux :

– Pourquoi Madame Bordeleau aurait-elle fait une chose pareille ?

– Pour jouer, je vous dis. Et puis, je ne peux pas expliquer toutes les lubies de cette pauvre femme.

– Je crois que vous avez une sacrée imagination, Madame Müller.

– Bien sûr, bien sûr, dit Madame Müller avec détachement.

Elle prit son manteau et, suivant ainsi le flot des gens, elle sortit dans la rue.

– J'aime bien mentir, ajouta-t-elle tout bas. Chacun le fait à sa façon.

Elle n'avait pas, en disant cela, pensé faire une forte impression. Donc, elle ne fut pas déçue lorsqu'elle s'aperçut qu'on ne l'avait pas écoutée. Il avait commencé à pleuvoir et Madame Desforges était plutôt occupée à chercher un

moyen de rentrer chez elle tout en économisant sur le prix d'une course en taxi.

Madame Desforges avait l'œil au guet, quand Luc sortit de la cage d'ascenseur, ce matin-là. D'abord, le jeune homme prétendit courir à ses affaires sans même poser son regard sur la vieille femme. Mais celle-ci en avait décidé autrement. En hâte, elle s'approcha et dit:

– Savez-vous, des malandrins ont saccagé une partie du petit jardin communautaire.

Elle saisit le bras du jeune homme, afin de le retenir.

– Je dois vous le dire, car vous êtes aussi de la maison et ne le savez peut-être pas. Pourtant, je ne vous ai jamais vu à l'ouvrage, sarcler, retourner la terre...

Elle prit une mine parfaitement outrée.

– Pourquoi a-t-on fait une chose pareille? Ravager, détruire inutilement... J'exige une

explication.

Et comme rien ne venait, elle poursuivit:

– Madame Müller dit qu’il faut savoir en tirer profit. Absurde! Mais il ne faut pas exagérer l’importance de ce méfait, ce serait peu sérieux et tout à fait inutile, oui, cela sûrement.

Elle fit une pause, puis, dans un souffle:

– Bon. Laissez maintenant cette histoire et approchez-vous de moi. Il est tard. Je sais que vous devez vous rendre à votre travail. Mais vous avez sûrement le temps de me dire ce que vous ferez des petits cercueils de Madame Bordeleau. Depuis que je suis petite fille, j’ai trouvé des réponses à bien des questions. Mais celle-ci me rend perplexe.

Amusé, d’abord, Luc paraissait maintenant ennuyé.

– Je n’ai pas le temps d’imaginer un mensonge. Je dois avouer que je suis allé voir un brocanteur. Mais il ne m’en a proposé que deux cents dollars. Ce qui veut dire qu’ils en valent, tout au plus, cinq fois plus. C’est tout de même

très peu.

– J’achète, s’empressa de dire la vieille femme. (Elle tenta, par la suite, de se contenir.) Dites-moi: ces petits cercueils, leur avez-vous trouvé quelque chose qui sorte de l’ordinaire?

– Euh... non. À vrai dire, ils sont assez laids. Ce ne sont que des curiosités.

– J’achète, répéta Madame Desforges.

– À vous, je les laisserai pour vingt mille dollars.

La vieille femme ne put manquer de s’étouffer.

– Que dites-vous?

– Une tasse, une tirelire, un objet que l’on aime, tout cela a bien sa valeur et son importance. Je veux dire qu’ils prennent de la valeur et de l’importance pour celui qui les possède. N’est-ce pas vous qui m’avez enseigné cela?

– Des mots! dit Madame Desforges encore sur le coup de la surprise.

– Je ne vais pas en discuter, dit Luc.

Et il voulait s'en aller.

– Attendez! reprit Madame Desforges, ces petits cercueils, vous ne les avez pas abîmés?...

– Ils sont comme je les ai reçus.

– Et à l'intérieur, qu'y avez-vous trouvé?

– Il n'y avait rien.

La curiosité de Madame Desforges était piquée.

– Tout de même! Je crois que vous êtes fou.

– Possible. Mais je vous dirai ceci: je n'avais jamais vu la folie, avant, et trop confiant, je l'ai laissé entrer. Alors la folie m'a dit: « Tu es un sépulcre impatient: tu as de beaux dehors, mais ton âme est corrompue. » Je l'ai crue, car j'étais seul dans mon appartement. Depuis ce temps, j'imite la vie. Les choses, autour de moi, ont plus d'esprit. Voilà. Ainsi, vous savez tout. Pourquoi faut-il, Madame, que, lorsque je vous rencontre, je révèle des faces cachées de mon être? Bonne journée, Madame Desforges.

Et il partit.

Madame Desforges, elle, restait là, tout à son idée.

Seulement quelques minutes plus tard, Madame Müller vint se camper devant elle:

– Je viens d’avoir soixante-dix ans. Et pourquoi? Personne n’y a pensé. Oui. Quant à mon fils, on me demande ce qu’il devient. Et on se réjouit pour lui. « Va-t-il bientôt se marier? », demande-t-on. Qu’est-ce que je marque comme intérêt?

– Pardonnez, reprit Madame Desforges, je vous ai demandé en quoi consistait la fortune de Madame Bordeleau.

– Fortune? Comprenez bien que je n’ai pas la tête à ces choses-là, aujourd’hui.

– Faites un effort, Madame Müller.

– Eh bien... je crois qu’elle était plutôt à l’aise, financièrement.

– C’est-à-dire?

– Son défunt mari, qui était dans les affaires, ne lui a-t-il pas laissé une jolie somme d’argent?

– Cent mille?

– Plus encore.

– Et qu'en a-t-elle fait?

– Je l'ignore.

– Par contre, tout le monde, ici, sait ce qu'elle a fait de ses vêtements, de ses bibelots, de ses petits cercueils. Mais de son argent, aucune trace. Elle l'a peut-être caché?

– Peut-être.

– Où?

– Excusez-moi, mais elle l'a sans doute jeté aux ordures, son argent. (Madame Müller rit doucement.) Elle est bien bonne, vous savez...

Madame Desforges prit une mine fâchée.

– Vous avez tout à fait l'air d'un phoque dans cet accoutrement.

Madame Müller était vêtue d'une robe beaucoup trop grande pour elle.

– Oh, oh, glapit Madame Müller.

Les deux femmes gardèrent le silence un petit

moment. Madame Desforbes n'avait pourtant pas d'intentions belliqueuses. On aurait dit qu'elle ne tenait pas en si haute estime les opinions de Madame Müller pour s'en formaliser.

– J'ai vu votre fils, reprit enfin Madame Desforbes, sur un ton plus doux, comme si elle cherchait à se faire pardonner. Il est devenu un bel homme. Comme son père. Mais il a eu tort de... Au fait, va-t-il bientôt se marier?...

8

Samedi. Il était tôt encore. Quelqu'un frappa à la porte. Luc lisait, et son livre l'occupait au point qu'il oublia de répondre. Mais Madame Desforges se lassa d'être ainsi plantée là et elle poussa la porte entrouverte. Luc ne la regarda pas tout de suite.

– Bonjour, dit Madame Desforges.

Elle toussa, afin d'attirer l'attention sur sa personne, puis ajouta :

– Je peux dire que je passais justement par ici, mon Dieu, oui, par ici, par hasard. On sait combien le hasard est curieux; il a fallu que votre porte ne soit pas complètement fermée. Ce qui m'a décidé à venir y frapper.

Du coin de l'œil, Luc regarda la vieille femme. Grande, mince, avec quelque chose d'étrange dans le regard. Elle était habillée d'une

ravissante petite robe, toute pleine de fleurs.

– Hé! dit Luc, c’qu’vous avez une jolie robe.

Madame Desforges approuva de la tête.

– Je l’aime tant, je l’aime tant... Je suis bien contente qu’elle vous plaise aussi. Après tout, vous n’êtes peut-être pas aussi sot que je l’avais d’abord pensé. Et sans doute pourrons-nous nous entendre. Vous vous doutez bien que je ne suis pas venue ici sans but. Vous ne faites pas partie de ces gens que j’aime fréquenter. (Luc souriait. Il regardait la vieille avec curiosité.) Voilà. J’y arrive. C’est à propos de la collection des petits cercueils. J’ai une offre à vous faire. Je vous en donne 500 dollars. Et croyez bien que je suis trop généreuse. Vous ne méritez pas tout cet argent. Et vous devriez avoir honte d’escroquer ainsi une pauvre femme. C’est un péché que vous faites là.

Luc réfléchit un instant.

– Bien! dit-il enfin. Je vous les laisse.

Madame Desforges le regarda, abasourdie.

– Je ne pensais pas que vous...

– Mais je suis heureux, aujourd’hui, Madame

Desforges. Le bonheur me porte à être bon. Tenez, un moment, j'ai même pensé à vous les donner, ces petites choses. Tout à fait! Mais je me suis ravisé.

– Y a-t-il une raison à cela?

– À mon bonheur? Non. Du moins, je ne la connais pas. Ce que je sais, ce matin, je me suis levé portant en moi un bien-être que je n'avais pas ressenti depuis très longtemps. Comprenez-vous cela?

– Euh... oui.

– Si vous me permettez de vous parler en ami...

Madame Desforges leva un regard soupçonneux. Mais cette attitude de Luc, nouvelle et soudaine, la paralysait.

– Oh, je sais que nos relations ont été ardues – si j'ose m'exprimer ainsi – quelquefois, mais je... je crois, tout de même, Madame, que votre cœur est bon. Foncièrement. J'en ai eu la preuve, souvent.

– Eh bien, demanda finalement Madame

Desforges, pourquoi ne concluez-vous pas?

– Vous rougissez. (La vieille femme démentit, par un signe de tête, cette affirmation.) Mais mes intentions n'étaient pas de vous mettre dans l'embarras. Je voulais simplement que vous sachiez que j'ai de l'affection pour vous. Si! Ça vous étonne, n'est-ce pas?

– Je n'ai pas droit à tous ces égards, dit alors Madame Desforges. (Sa voix était brisée.)

– Pourquoi?

– Il faut voir la façon dont je vous ai toujours traité. Impossible que vous ayez oublié...

– Est-ce que cela a vraiment une importance?

– Je ne réussis pas à comprendre cette façon de penser. Pouvez-vous me l'expliquer?

– Je veux dire que les gens qui ont des manières un peu rudes et des airs frustes ont souvent des qualités de cœur qui font défaut aux êtres très doux, la franchise, par exemple. Il faut voir à l'intérieur de l'âme. Est-ce que vous disséquer votre âme, Madame Desforges?

– Mon âme? dit la femme, et elle regarda en

direction de son ventre, comme pour voir où se trouvait son âme.

– Il faut le faire. Même si on doit recommencer souvent. Là résident des secrets.

Tout à coup, Madame Desforges se rebiffa.

– Où avez-vous lu des sornettes pareilles?

Luc se mit à rire d'un rire espiègle.

– Vous m'amusez.

– Je sais bien que vous me narguez.

– Peut-être. Mais ceci est vrai: vous m'intéressez. Je ne saurais dire pourquoi. Sans doute parce que vous donnez l'impression que jamais un doute n'a effleuré votre vieille tête. Ce qui, chez les gens, m'a toujours intrigué. Une attitude qui me fait envie, souvent.

Madame Desforges remarqua alors, dans la cuisine, quelque chose qui remuait tout seul.

– Qu'est-ce que c'est?

– Oh, un chat, que j'ai trouvé dans la rue, il semblait perdu.

– Gardez-le loin. Ces bêtes-là me font peur.

– Vraiment?

Mais l'animal était indifférent à la vieille Madame Desforges. Il grimpa sur le réfrigérateur et entreprit de faire sa toilette.

Luc sortit d'un placard une grosse boîte cartonnée, qu'il déposa ensuite sur la table de la cuisine. Il reluqua à l'intérieur, oh! juste un coup d'œil, ce qui lui suffit, puis il se tint debout, raide et silencieux. Madame Desforges alla se poster près du réfrigérateur, sans voir le chat, près de sa tête, qui flairait sa chevelure. Elle prit une liasse de billets dans la poche de sa robe et, sans se presser, se mit en devoir de les compter. À un certain moment, un billet tomba sur le plancher.

Le chat le vit aussi.

En sautant, il fit tomber une poterie en équilibre instable sur le rebord du réfrigérateur. Madame Desforges, penchée en avant, la reçut sur la tête.

Elle n'émit qu'un petit râlement.

Elle s'affala sur le plancher mollement.

Luc attendit.

Les yeux sans vie de Madame Desforges semblaient le regarder.

Alors il poussa un cri formidable, un cri absolument dément, qui se répercuta jusque dans la rue.

